Master Negative Storage Number

OCI00089.01

Tristan L'Hermite,
François

Mariane: tragédie

A Troyes

1718

Reel: 89 Title: 1

BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number: OCl89.01

Control Number: AAU-7514
OCLC Number : 07042340
Call Number : W PN970.F7 TRIMx
Author : Tristan L'Hermite, François, 1601-1655.
Title : Mariane : tragédie / par Tristan L'Hermite.
Imprint : A Troyes : Chez la veuve de J. Oudot, 1718.
Format : 70 p. ; 16 cm. (12mo)
Note : Signatures: A-F 8 / 4 .
Subject : Mariamne, consort of Herod I, King of Judea, ca. 57-ca. 29 B.C. Drama.
Subject : Herod I, King of Judea, 73-4 B.C. Drama.
Subject : Chapbooks, French.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 1/3/95
Camera Operator: AR

D

MARIANE,

TRAGÉDIE.

PAR

TRISTAN L'HERMITE.

A TROYES,

Chez la Veuve de JACQUES OUDOT, Imprimeur & Marchand-Libraire, rue du Temple.

M. DCC. XVIII.

ACTEURS.

HERODE.
THARÉ, ſon Capitaine des Gardes.
PHERORE, Frere d'Herode.
SALOME, ſa Sœur.
MARIANE.
DINA, Dame d'honneur & confidente de Mariane.
ALEXANDRA, Mere de Mariane.
D'Echanſon.
Le Grand Prévôt.
Deux Juges.
SOESME.
L'Eunuque.
Le Concierge.
NARBAL, Gentilhomme, qui raconte la mort de Mariane.

LA Scene eſt à Jeruſalem.

White PN970.F7 TRIMX

AVERTISSEMENT.

LE sujet de cette Tragédie est connu qu'il n'avoit pas besoin d'Argument : quiconque a lû Joseph, Zonate, Egesipe & nouvellement le Politique malheureux; exprimé d'un style magnifique par le Révérend Pere Caussin, sait assez quelles ont été les violences d'Herodes, qui furent fatales aux innocens, & particuliérement à cette Illustre Mariane, dont il avoit usurpé le Lit & la liberté avec la Couronne de Judée. Je me suis efforcé de dépeindre au vif l'humeur de ce Prince Sanguinaire, à qui la nature avoit fait assez de graces pour le rendre un des plus grands Hommes de son siecle, s'il n'eut employé ces merveilleux avantages contre sa propre réputation, en corrompant des biens purs par le débordement d'une cruauté sans exemple, & des autres vic s qu'on a remarqués en sa vie. Voi cette peinture en son jour, & n'y cherche pas des définitions qui pourroient affoiblir en quelque sorte la hardiesse du dess in : Je ne me suis pas proposé de remplir cet Ouvrage d'imitations Italiennes : & de pointes recherchées, j'ai seulement voulu d'écrire avec bienséance les divers sentimens d'un Tyran courageux & spirituel, les artifices d'une Femme envieuse & vindicative, & la constance d'une Reine dont la vertu méritoit un plus favorable destin : Et ai dépeint tout cela de la maniere que j'ai cru pouvoir mieux réussir dans la perspective du Théâtre, sans m'attacher mal-à-propos à des finesses trop étudiées, & qui font paroître une trop grande affectation, en un tems où l'on fait plus d'état des beautés qui sont naturelles, que celles qui sont fardées.

ARGUMENT

DU PREMIER ACTE.

1. *Herode s'éveille en ſurſaut, troublé d'une viſion épouvantable.*

2. Son Frere & ſa Sœur eſſayent de remettre ſon eſprit de cette frayeur, lui repréſentant la vanité des ſonges.

3. Herode ſe recueille en ſoi-même, s'aſſure ſur l'amitié des Romains, & ſur la valeur.

4. Puis cette crainte étant diſſipée, il ſe plaint de l'amour qu'il a pour Mariane, dont il ſouhaiteroit d'être plus aimé.

5. Pherore & Salome s'efforcent envain de rendre de mauvais offices à cette Princeſſe.

6. Herode l'envoie querir par Soeſme, avec deſſein de l'obliger à prendre plus d'affection pour lui.

MARIANE,

TRAGÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

HERODE, *s'éveillant en surſaut.*

FAntôme injurieux, qui trouble mon repos,
Ne renouvelles plus tes inſolens propos,
Va dans l'ombre éternel, ombre pleine d'envie,
Et ne te mêle pas de cenſurer ma vie?
Je ſuis aſſez ſavant en l'art de régner,
Sans que ton vain ſecours me vienne enſeigner,
Et j'ai trop ſûrement affermi mon Empire,
Pour craindre les malheurs que tu me viens prédire,
Je donnerai mon ordre à tous les accidens.
Qui n'étant point prévus perdent les imprudens,
Mais quoi! le front me ſue & je ſuis hors d'haleine.
Mon ame en ce repos a trouvé tant de peine,
A ſe déſabuſer d'une fameuſe erreur,
Que j'en ſuis tout ému de colere & d'horreur.
Holà.

Pherore paroît avec le Capitaine des Gardes.

SCENE II.

THARÉ, HERODE, PHERORE,

THARÉ.

Que vous plaît-il Sire ?

HERODE.

Ah ! voici Pherore.

PHERORE.

On me disoit ici que vous dormiez encore.

HERODE.

Tu m'a bien entendu quand j'ai parlé tout haut,
Je me suis éveillé tout-à-l'heure en sursaut,
Après la vision la plus mélancolique,
Qui puisse précéder un accident tragique.

PHERORE.

Les songes les plns noirs que l'on puisse inventer,
feroient-ils suffisans de vous épouventer,
Vous qui savez braver des forces indomptables,
Et qui craignez si peu les périls véritables,
Ce sont des visions qui n'ont jamais d'effet.

HERODE.

Mon esprit est troublé du songe que j'ai fait,
Il m'en revient sans cesse une idée importune,
Qui me doit avertir que de quelqu'infortune,
C'est un avant-coureur de quelque adversité.

PHERORE.

On ne doit pas en faire une nécessité,
Ces apparitions sont comme des images,
Qu'un mélange confus forme dans les nuages :
C'est un sombre tableau d'hommes & d'animaux,
Qui ne fait arriver ni des biens ni des maux.

HERODE.

Quand tu nous fus ravi par un destin contraire,
Mon généreux aîné brave & fidele frere,
J'appris ton accident par un même rapport,
Je fus par même voie averti de ta mort.

J'eus au bord du Jourdain des visions cruelles,
Qui prévinrent le bruit de ses tristes nouvelles.

PHERORE.

Pour moi j'ai mille fois des songes observé,
Sans que de leur présage il soit rien arrivé,
Et selon qu'un Rabin me fit un jour entendre,
C'est les prendre fort bien que de n'en rien attendre.

HERODE.

Quelles sottes raisons apportoit ce Docteur,
Qui soutient que le songe est toujours un menteur.

PHERORE.

Il disoit que l'humeur qui dans un corps domine,
A voir certains objets en dormant nous incline,
Le phlegme humide & froid s'élevant au cerveau,
Y vient représenter des brouillards & de l'eau,
La bile ardente & jaune aux qualités subtilites,
N'y dépeint que combat qu'embrasement de Villes,
Le sang qui tient de l'air & répond au printems,
Rend le moins fortunés en leurs songes contens,
Sa douce exhalaison ne forme que de roses,
Des objets égayés, & d'agréables choses,
Et la mélancolie à la noire vapeur,
Où se loge toujours la tristesse & la peur,
Ne pouvant figurer que des images sombres,
Nous fait voir des tombeaux, des spectres & des ombres,
C'est ainsi que chacun apperçoit en dormant,
Les indices secrets de son tempérammment,

HERODE.

Ainsi l'on songeroit toujours la même chose.

PHERORE.

Les songes quelquefois viennent par d'autres causes,
De même que les uns expriment nos humeurs,
Les autres bien souvent représentent nos mœurs,
L'ame d'un homme noble encore qu'il se ropose,
Méprise la fortune que l'homme se propose,
Et celle de voleur prévenant son destin,
Rencontre des Prévôts, ou fait quelque butin,

De même l'usurier en sommeillant repasse,
& les yeux & les mains sur l'argent qu'il amasse,
Et l'Amant prevenu de crainte ou de desirs,
Eprouve de rigueurs, ou goûte des plaisirs.

HERODE.

Ces expositions ne me contente gueres,
Ces principes communs ont des effets vulgaires.

Salome entre.

Et tu sais qu'autrefois l'Egypte remarquoit,
Aux songes importuns que Joseph expliquoit,
Qu'il en est donc l'image est heureux ou funeste,
Nous annonçant la grace ou le courroux céleste,
Quoiqu'il en soit, Pherore, écoute un peu le mien,
N'importe qu'il promette ou du mal ou du bien,

SCENE III.

SALOME, HERODE, PHERORE, SOESME.

SALOME.

Vous plaît-il que j'entende aussi cette avanture,
Qui n'est à bien parler qu'une vaine peinture,
Qu'un enigme confus sur le sable tracé.

HERODE.

Ne m'importune donc pas quand j'aurai commencé,
La lumiere & le bruit s'épandoient par le monde,
Et lorsque le Soleil qui s'éleve de l'onde,
Elevant au cerveau de légeres vapeurs, [trompeurs
Rend les songes qu'on fait plus clairs & moins
Après mille combats d'especes incertaines,
De renconrres sans suites & des chimeres vaines,
Je me suis trouvé seul dans un lieu écarté,
Où l'horreur habitoit avec l'obscurité,
Lorsqu'une voix plaintive a percé les ténebres,
Appellant Mariane avec des tons funebres.

J'ai courru vers le lieu d'où le bruit s'épandoit,
Suivant dans ce transport l'amour qui me guidoit,
Et que sembloit encore m'avoir prêté les aîles,
Pour atteindre plutôt ce miracle des belles,
Mes pas m'ont amené sur le bord d'un étang,
Dont j'ai trouvé les eaux toute rouge de sang,
Il est tombé sur moi un éclat de tonnerre,
J'ai senti sous mes pieds un tremblement de terre,
Et dessus ce rivage environné d'effroi,
Le jeune Aristobule a paru devant moi.

SALOME.

O Cieux! je serois morte étant en votre place.
Le sang a ce récit dans mes veines se glace.

PHERORE.

Je sens la même horreur dans mes os se couler.

HERODE.

Ecoute donc le reste & me laisse parler,
Il n'avoit point ici de Thiarre à la tête,
Comme aux jours solemnels de notre grande fête,
Où tirant trop d'éclat d'un riche vêtement,
Il obligeoit les Juifs à dire hautement,
Qu'une si glorieuse & si noble personne,
Méritoit de porter la Mytre & la couronne,
Je ne l'ai reconnu qu'à la voix seulement;
Il sembloit retiré de l'ombre fraîchement,
Son corps étoit enflé de l'eau qu'il avoit bue,
Ses cheveux tous mouillés lui tomboient sur la vue,
Les flots avoient éteint la clarté de ses yeux,
Qui s'étoient en mourant tournés devers les Cieux.
Il sembloit que l'effet d'une nouvelle rage,
Avoit laissé l'horreur peinte sur son visage,
Et que du sang meurtri tout son teint se couvroit:
Et sa bouce étoit morte, encore qu'elle s'ouvrit:
Ses propos dès l'abord ont été des injures, [stures,
Des reproches sanglans, mais tous pleins d'impo-
Il a fait contre moi mille imprécations,
Il m'est venu charger de malédictions,
M'a parlé de rigueur sur son pere exercée.

M'imputant tous les maux de nos guerres passées,
Bref, voyant qu'il osoit ainsi s'émanciper,
A la fin j'ai levé le bras pour le frapper,
Mais pensant de la main repousser cette outrage,
Je n'ai trouvé que l'air au lieu de son visage,
Ainsi de violence & d'horreur travaillé,
Avec un cri fort haut je me suis éveillé,
Voilà quel est mon songe : hé bien que vous en semble ?
Salome qu'en dis-tu ?

SALOME.

Moi, je dis que je tremble ?

PHERORE.

Je ne cellérai pas que j'en suis effrayé.

SALOME.

C'est quelque avis du Ciel qui vous est envoyé.

HERODE.

L'avis à déchiffrer est si fort difficile,
Qu'il n'eut pû m'obliger d'un soin plus inutile.

SALOME.

L'état d'un changement peut être menacé.

HERODE.

Ce qu'écrit le destin ne peut être effacé,
Il faut, bon gré malgré que l'ame résolue,
Sauve ce qu'a marqué sa puissance absolue,
De ses pieges secrets on ne peut s'affranchir,
Nous y courons tout droit en pensant les gauchir,
L'homme à qui la fortune a fait des avantages,
Est comme le vaisseau sauvé de cent orages,
Qui sujet toutefois aux caprices du sort,
Peut se perdre à la rade, où périr dans le port,
Mais qui me peut choquer, & qu'ai-eje plus à craindre ;
Au faîte du bonheur où l'on me voit atteindre ?
Rien n'est assez puissant pour me perdre aujourd'hui !
Si le Ciel en tombant ne m'accable sous lui,
Je ne puis succomber que par une avanture,

Dont le coup soit fatal à toute la nature,
Tous les Asmonéans sont dedans le tombeau,
On voit dessus le Trône un Monarque nouveau,
Qui tient sous les lauriers sa couronne & sa tête;
Pour jamais à l'abri des coups de la tempête,
Je sai bien quel support auguste m'a promis.
Ne voulant recevoir au rang de ses amis,
Et j'ai tant de faveurs auprès de son génie,
Que j'y suis assuré contre la colomnie,
Ceux qu'il aime le mieux d'entre ses Courtisans,
Font cas de ma vertu, comme de mes présens,
Et j'ai mille secrets par où le Jourdain libre,
N'a point à redouter la colere du Tybre,
De tout autre côté pour braver le malheur,
Je suis assez muni de force & de valeur,
Que l'Arabe, le Parthe & l'Armenie entiere,
De trente Légions ménacent la frontiere,
Avec un camp volant: j'irai les affronter,
Et ferai leurs desseins à leur honte avorter,
J'irai les repousser au fond de leurs Provinces,
Et par tant de progrès humilier leurs Princes,
Qu'ils voudront confesser en recevant ma Loi,
Qu'on ne profite gueres à s'attaquer à moi.

SALOME.

Les Princes vos voisins savent votre courage,
Ils en ont fait l'essai dès votre plus bas âge,
Ils prêteront l'oreille à des conseils meilleurs,
Et leur ambition prendra son cours ailleurs.

HERODE.

Je n'avois pas quinze ans lorsque je pris les armes,
Lorsque j'allai chercher la mort dans les allarmes,
Et si dès ce tems-là mon bras par mille exploits,
Domptoit les Nations, & soumettoit les Rois,
Que j'ai fait des combats & gagné de Batailles,
Que j'ai surpris de Forts, & forcé de Murailles,
Dans un champ spacieux quand le bruit de Cerés,
De ses tüyaux dorés enrichit les guerres,
On ne voit gueres plus de javelles dressées,

Que j'ai vu contre moi des piques hérissées,
Qui voloient en éclats par-tout où je donnois,
Dans la brillante ardeur dont je les moissonnois.

PHERORE.

Vos belles actions se trouvent sans pareilles,
Jules, quoique l'on dise, avec plus de merveilles,
Et par moins de combats & de travaux divers,
S'étoit fait appeller maître de l'Univers,
Vous avez surmonté mille fâcheux obstacles,
Et toute votre vie est pleine de miracles.

HERODE.

Dans ma condition je serois trop heureux,
Si je n'étois pressé d'un tourment amoureux,
D'un feu continuel, d'une ardeur sans mesure,
Qui tient incessamment mon ame à la torture,
Ou si je pouvois vaincre une sévérité,
Qui s'oppose au courant de ma prospérité,
O bonheur imparfait! ô rigueur importune,
J'ai pour mes compagnons l'amour & la fortune,
Ils ne me quittent point, ils suivent tous mes pas,
L'un fait qu'à tout un peuple aujourd'hui je commande,
Et l'autre me refuse un cœur que je demande,
Un cœur que je ne puis ranger sous mon pouvoir,
En possédant le corps, où elle est sans mouvoir,
Aveugles Déitez, égalez mieux les choses,
Mêlez moins de lauriers avec plus de roses,
Faites qu'avec plus d'heure je sois mieux renommé,
Et n'étant point si craint que je sois plus aimé,
C'est avec raison que mon humeur est sombre,
Ma gloire n'est qu'un songe & ma grandeur qu'un ombre,
Si lorsque tout le monde en redoute l'effet,
Je brûle d'un desir qui n'est point satisfait.

SALOME.

Depuis qu'en votre lit Mariane est entrée,
Et que par tant de soins elle est idolâtrée,
Votre maison sans cesse est ouverte aux douleurs,
On observe en vous deux, que plaintes & que pleurs.

HERODE.

Des plaintes sont toujours plus justes que ses larmes
Pourquoi me parut-elle avec tant de charmes,
Tant de rares vertus, divins appas,
Pour entrer dans ma couche & pour ne m'aimer pas
Faut-il que deux moitiés soient si mal assorties,
Qu'un tout soit composé de contraire parties,
Que je sois si sensible, elle l'étant si peu,
Que son cœur soit de glace & le mien tout de feu.

PHERORE.

Après avoir acquis des honneurs à la guerre,
Qui vous font envier aux deux bouts de la terre,
Succombant dans la paix à d'invincibles coups,
Vous voulez que par-tout on ait pitié de vous.

HERODE.

L'erreur dont on m'accuse a troublé de grands
hommes,
Soir au siecle passé, soit au tems où nous sommes,
L'amour est tellement fatal à la valeur,
Qu'il n'est point de Héros exempt de ce malheur,
Celui qui de son poil tenoit toute sa force,
Ne sut détourner de cette douce amorce,
Et ce petit Berger qui devint un grand Roi,
Fut en ces derniers jours plus insensé que moi,
Antoine sous ce joug abaissant son courage,
A de moindres clartés s'éblouit d'avantage,
Pour suivre Cléopatre il quitta son bonheur,
Et s'embarquant ainsi, fit naufrage d'honneur,
De moi tous mes desseins sont sans honte & sans
crime,
Le feu qui me consume est un feu légitime;
Je n'ai pas des desirs que l'on puisse blâmer,
Car j'aime seulement ce que je dois aimer.

PHERORE.

Si dans la passion d'un amour conjugale,
De la Reine & de vous, l'ardeur étoit égale,
Qui pourroit condamner votre ressentiment,
On voudroit s'opposer à cet embrasement,

Mais quoi, votre raiſon eſt vraiment endormie,
Vous faites vanité d'aimer une ennemie,
Qui pour récompenſer un traitement ſi doux,
N'applique ſon eſprit qu'à médire de vous.

SALOME.

Sans mentir cet erreur eſt digne de reproche,
Quel plaiſir prenez-vous de cherir une roche,
Dont les ſources des pleurs coulent inceſſamment,
Et qui pour votre amour n'a point de ſentiment.

HERODE.

Si le divin objet dont je ſuis idolâtre,
Paſſe pour un rocher, c'eſt un rocher d'albâtre,
Un écueil agréable où l'on fait éclairer,
Tout ce que la nature a fait pour me tenter,
Il n'eſt point de rubis vermeil comme ſa bouche,
Qui mêle un eſprit d'ambre à tout ce qu'elle touche
Et l'éclat de ſes yeux veut que mes ſentimens,
Les mettent pour les moins au rang des diamans.

PHERORE.

La beauté toutefois doit être dédaignée,
Qui de bon naturel n'eſt point accompagnée.

HERODE.

Toute cette rigueur vient de ſa chaſteté,
Mais ſon humeur hautaine eſt pleine de bonté,
Quand de Parthe inhumain prit Hicarne & Phaſelle
Je dûs ma délivrance à ſon conſeil fidele,
Sans cet inſigne effet de ſa ſecrette amour,
Je perdois à la fois & le Sceptre & le jour,
C'étoit fait de ma vie, & le traître Antigone,
En me foulant aux pieds remontoit ſur le Trône,
Cette obligation me touche tendrement,
Et me fait excuſer ſes dédains aiſément,
Je vois beaucoup d'orgueil en ſes beautés divines,
Mais on voit rarement des roſes ſans épines,
Et puiſqu'il eſt bien juſte de dire vérité,
Qu'elle garde avec vous un peu de Majeſté,
Mille Rois glorieux ſont ſes dignes ancêtres,
Et l'on peut la nommer la fille de nos Maîtres.

SALOME.

Elle en use donc bien, car on sait au Palais,
Qu'ulle parle de nous comme des ses valets,
Et c'est de quoi pourtant nous ne ferions que rire,
N'étoit mille discours que l'on vous vient redire,
Par où son cœur ingrat avec émotion,
Témoigne contre nous sa noire intention.

HERODE.

Nous ne pouvons jamais avec bienséance,
Aux rapports des valets donner tant de créance,
Ainsi que l'intérêts les a rendus flatteurs,
Notre facilité les peut rendre menteurs,
Et même le mensonge est assez ordinaire,
A ces petites gens dont l'ame est mercenaire.

SALOME.

Les miens n'ont pas le cœur ni l'esprit d'inventer,
Tout ce que de la Reine ils me viennent compter.

HERODE.

Apprend-nous quelque trait de cette violence,
Elle parle de vous avec une insolence,
Qui sans beaucoup d'horreur on ne peut révéler,
Et que sans crime on ne sauroit celer,
Vous nomme à tous propos l'Auteur de ses miseres,
Le Tyran de l'Etat le meurtrier de ses Peres,
Et de mille raison anime son courroux,
Pour faire soulever les Peuples contre vous.

SALOME.

La Judée aujourd'hui soumis sous ma puissance,
Ne trouve son bonheur qu'en son obéissance,
On ne peut l'émouvoir ainsi facilement,
Et je ne crois pas tant ainsi légérement,
Je connois Mariane & sai qu'elle est très-sage,
Pour s'être abandonné à tenir ce langage,
Si les Grands s'arrétoient à tout ce qu'on leur dit,
L'imposture auprès d'eux auroit trop de crédit;
On verroit dans le cours une guerre éternelle,
Il faudroit chaque jour faire maison nouvelle.

PHERORE.

En cas de ses avis pour le gouverner bien,
Il ne faut pas tout croire, & ne négliger rien.

HERODE *appelle Soesme & lui parle à l'oreille.*

Je la verrai tantôt cette belle indiscrette,
Je lui reprocherai cette injure secrette,
Et sa bouche pourtant avec un seul baiser,
Quand elle auroit tout dit pourroit tout appaiser,
Soesme, écoute un mot.

SALOME *parlant à Pherore.*

O foiblesse indicible!
Il est ensorcelé le charme est tout visible,
Mais il faut s'employer à faire adroitement,
Dissiper la vertu de cet enchantement.

PHERORE.

Madame cette amour est une maladie,
A laquelle il faudra que le tems remédie,
Nos avis aujourd'hui ne sont pas de saison,
Ce mal envenimé résiste à la raison.

HERODE *achevant d'instruire Soesme.*

Observe bien sur-tout en faisant ce message,
Et le ton de sa voix & l'air de son visage,
Si son teint devient pâle, ou s'il devient vermeil,
J'en saurai la réponse en sortant du Conseil.

Argument du second Acte.

1. *MAriane se plaignit des cruautés d'Hérode, & découvre à sa confidente l'ordre qu'il avoit donné à Soesme pour s'en défaire, en cas qu'il ne retournât pas de Rhodes.*

2. *Salome l'écoute, & fait un Dialogue avec elle, puis, achève d'encourager l'Echanson qui doit l'accuser.*

3. *Herode chasse Mariane de sa chambre, donne Audience à l'Echanson qui vient lui parler de cette imposture, & se prépare à faire son Procès.*

ACTE I.

ACTE II.

SCENE I.

MARIANE, DINA.

MARIANE.

Je croirois ton conseil, s'il étoit raisonnable;
Mais quoi, veux-tu que j'aime un monstre abominable,
Qui du trépas des miens me paroît tout sanglant.

DINA.

Si vous ne l'aimez pas faites-en le semblant,
En cette occasion vous devez vous contraindre,
C'est un art excellent que de savoir bien feindre,
Lorsque l'on est réduite à cette extrêmité.
De ne pouvoir agir avec liberté.

MARIANE.

Moi, que je me contraigne, étant d'une naissance,
Qui peut impunément prendre toute puissance,
Et qui sans abuser de cette autorité,
Ne regle mes desirs que par l'honnêteté?
Que mon cœur se démente & trouve du mérite,
A plaire au sentiment d'un Barbare, d'un Scythe,
Meurtrier de mes parens.

DINA. Madame parlez bas?

MARIANE.

Si mon corps est captif, mon ame ne l'est pas,
Je laisse la contrainte aux serviles personnes,
Je fors de trop d'aïeuls qui portoient des couronnes,
Pour avoir la pensée & le front différens,
Et devenir Esclave en faveur des Tyrans,
Qu'Herode m'importune ou d'amour ou de haine,

On me verra toujours vivre & mourir en Reine,

DINA.

Madame, le Palais est trop plein d'espions,
Qui veillent jour & nuit dessus vos actions,
Depuis un certain tems Salome tient à gages,
Pour cet offices seul, des Filles & des Pages,
Sans cesse à cette porte ils viennent ecouter,
Quels sont tous vos propos qu'ils lui vont rapporter.

MARIANE.

N'importe, laissons-les écouter à leur aise,
Ils n'auront pas le bien d'ouir rien qui leur plaise.

DINA.

Le Roi vous a-t-il fait quelqu'ennui,
Pour causer ses dédains que vous avez pour lui.

MARIANE.

Quoi! t'imagine-tu que la tragique Histoire,
De mes plus chers parens sortent de ma mémoire.
Toujours le vieux Hircan & mon frere meurtrit,
Me viennent affliger de pitoyables cris,
Soit lorsque je répose, ou soit lorsque je veille;
Leur plainte à tout moment vient frapper mon oreille
Ils s'offrent à toute heure à mes yeux éplorez,
Je les vois sanglans & tous défigurés,
Ils me viennent compter leurs tristes aventures,
Ils me viennent montrer leurs mortelles blessures,
Et me vont reprochant pour me combler d'ennuis,
Qu'avec leur Bourreau je dors toutes les nuits.
Il faut que le perfide acheve ma disgrace,
Il en veut à mon Sang, il en veut à ma Race,
Il n'est pas satisfait pour avoir massacré,
Un Vieillard vénérable; un Pontife sacré,
Qui le mit dans ses droits & dans son alliance
Logeant en son appui toute sa confiance,
Ni pour avoir éteint d'une étrange façon,
Un innocent beau-frere, un jeune garçon,
Le jeune Aristobule, hélas! lorsque j'y pense,
Le cours de ma douleur emporte ma constance,
J'ai le cœur si serré que je ne puis parler,

Et mon ame affligée est prête à s'envoler.
A peine arrivoit-il en son quatrieme lustre,
Et l'on voyoit en lui je ne sai quoi d'illustre,
Sa grace, sa beauté, sa parole & son port,
Ravissoit les esprits dès le premier abord;
Il étoit de mon poil, il avoit mon visage,
Il étoit ma peinture, où j'étois son image,
Puis les yeux en son ame avoient mis des trésors,
Qui répondoient encore à ceux d'un si beau corps,
Et les graces sur lui sembloient être tombées,
Pour relever l'honneur des braves Machabées,
Celui qui vers le Nil emporta les portraits,
Qui dans la Palestine on élevoit un homme,
Qui valoit bien les Dieux qu'on adoroit à Rome,
Le peuple que sa vue au Temple ravissoit,
Admirant ses appas, tout haut le bénissoit,
Et ce cruel Tyran en conçut tant d'envie,
Qu'il fit soudain trancher le beau fil de sa vie,
Ce clair soleil levant adoré de la Cour,
Le plongea dans les eaux comme l'astre du jour,
Et n'en ressortit pas en sa beauté premiere;
Car il en fut tiré sans force & sans lumiere.
Et puis qu'après cela je flatte l'hinhumain?
Qui ne vient que d'ôter la vie à mon Germain,
Plutôt le feu me brûle; & l'onde soit contraire,
Rende mon sort pareil à celui de mon frere.

DINA.

Tous ces traits de malheurs depuis long-tems passés,
De votre souvenir doivent être effacés:
Faut-il qu'à tous propos cette triste peinture,
Renouvelle vos pleurs sur une vieille injure,
Que toujours votre esprit en vos ans les plus beaux,
Etre si tristement à l'entour des tombeaux?
Madame, faites tréves avec ces pensées,
Vos célestes beautez y sont intéressées,
Votre teint composé des plus aimables fleurs,
ert trop long-tems de lit à des ruisseaux de pleurs,
Le tems & la saison sans doute vous invitent

À bannir ces ennuis, qui vos jours précipitent,
On vous a fait des maux, mais pour ne rien celer,
On prend beaucoup de soin pour vous en consoler.

MARIANE.

Comment?

DINA.

Le Roi vous aime. MARIANE.

Il m'aime, ô! l'innocente.

DINA.

Il soupire toujours quand vous êtes absente,
Il vous aime à tout heure, il compte tout vos pas,
N'est-ce pas vous aimer?

MARIANE. Hé quoi! ne sais-tu pas,
Que cette ame infidele est pleine d'artifices,
Que ma perte dépend de ces premiers caprices,
Et qu'au moindre hazard qu'il attend de courir,
Il ordonne aussi-tôt qu'on me fasse mourir?
C'est le soin principal de cet amour extrême,
Et c'est à quoi n'agueres il obligeoit Soesme,
Lorsque tout effrayé pour Rhodes il partoit,
Redoutant d'y trouver la mort qu'il méritoit.

DINA.

Ce trait est sans mentir cruel & tyrannique,
Je ne demande plus quelle chose vous pique,
Les ordres inhumains de cet esprit jaloux,
Pour voir en cet endroit qu'il s'aime mieux que vous,
Mais quoi, vous trouvant hors de ce péril extrême,
Vous aimant mieux que lui, dissimulez de même;
Vous verrez quelque jour vos aimables enfans,
Les Thiarres au front, heureux & triomphant,
Au moins si par un trait de mauvaise conduite,
Votre mépris me rend leur fortune détruite,
Ne perdez le soin qui les doit conserver,
Si le Roi vous attend, il faut l'aller trouver.

Salome se montre à l'entrée de sa chambre

MARIANE.

J'irai, mais ce sera pour lui faire paroître,
Qu'il est un paricide, un scélérat, un traître,

Et que je ne ſai point de Loi ni de devoir,
Qui me puiſſe obliger déſormais à le voir ?
Le conſeil en eſt pris.

DINA.

O Cieux ! je tremble toute.

MARIANE.

Pourquoi ?

DINA.

Tout eſt perdu, Salome nous écoute,
Que je hai ces eſprits méchans & curieux.

SCENE II.

MARIANE, SALOME,

MARIANE.

APprochez-vous plus près, vous nous entendrez mieux.

SALOME.

Je m'allois retirer vous croyant empêchée,
Et l'on diroit que vous êtes fâchée ?

MARIANE.

Une juſte colere animoit mon diſcours.

SALOME.

C'eſt une paſſion qui vous émue toujours.

MARIANE.

Je ſouffre auſſi toujours une rigueur inſigne.

SALOME.

Vous avez de malheurs dont vous n'êtes pas digne.

MARIANE.

Je crois qu'on ne voit rien de mes déportemens,
Qui puiſſe mériter ces mauvais traitemens.

SALOME.

Vous êtes fort à plaindre en l'état où vous êtes,
Mais toutes les beautés ne ſont pas ſatisfaites.

MARIANE.

Pour vous en vos deſſeins vous n'avez que du bien.

SALOME.

Vous ſentez votre mal, & moi je ſens le mien.

MARIANE.

Votre cœur relevé ſe plaint de la fortune.

SALOME.

J'ai bien d'autres ennuis dont le cours m'importune,
Mais ainſi que j'entrois que diſiez-vous du Roi ?

MARIANE.

Je me plaignois de lui comme il ſe plaignoit de moi.

SALOME.

Je ne puis deviner ſes grands ſujets de plainte.

MARIANE.

C'eſt que ſes eſpions me tiennent en contrainte.

SALOME.

L'innocence par-tout peut avoir des témoins.

MARIANE.

J'aurois plus de repos s'ils m'importunoient moins.

SALOME.

Vous devriez dire au Roi combien cela vous bleſſe.

MARIANE.

Vous devriez auſſi l'avertir de ſa foibleſſe.

SALOME.

S'il a de la foibleſſe à votre jugement,
On ne l'apperçoit gueres à ſon Gouvernement.

MARIANE.

Le déplorable état où l'on me voit réduite,
eſt le plus rare effet de ſa grande conduite.

SALOME.

Vous y remarqueriez moins d'imperfection,
Si vous n'aviez pour lui beaucoup d'averſion.

MARIANE.

Je n'ai de l'averſion que pour l'horreur du crime,
Mais tous les gens de bien l'ont en la même eſtime.

SALOME.

S'ils ont ces ſentimens il en parlent bien bas.

MARIANE.

C'eſt qu'ils craignent la mort, moi je ne la crains pas.

SALOME.

C'est en dire un peu trop vous devez ce me semble
Porter plus de respect au nœud qui vous assemble.

MARIANE.

Les respects qu'on lui doit me sont assez connus,
Car je n'ignore pas d'où vous êtes venus.

SALOME.

Moi, j'ignore d'où vient cette haine apparente.

MARIANE.

Cette mauvaise humeur vous est indifférente.

SALOME.

Si vous aviez pourtant quelque division,
Je m'offrirois à vous en cette occasion,
Et vous présenterois mes très-humbles services.

MARIANE.

Vous me rendez toujours assez de bons offices.

SALOME.

Je vous en rends bien moins que vous en méritez.

MARIANE.

Le Ciel reconnoîtra toutes vos charitez.

SALOME.

L'honneur de vous servir est trop de récompense.

MARIANE *se leve.*

Chacune de nous deux sait bien ce qu'elle en pense.

SALOME.

Vous allez voir le Roi?

MARIANE. Oui, j'y vais de ce pas.

SALOME.

Vous ne lui direz rien qui lui puisse déplaire,
Il aime tout de vous jusqu'à votre colere.

MARIANE.

Et moi qu'il a rendu un objet de pitié,
J'abhore tout de lui jusqu'à son amitié.

SALOME *seule.*

Superbe, dédaigneuse au courage invincible
Ne t'imagine pas que je sois insensible.
Non, je ne suis pas de ses lâches esprits,
Qui peuvent aisément supporter un mépris

Souviens-toi que le mien ne reçoit point d'injure,
Qu'il ne rende aussi-tôt avec beaucoup d'usure;
Salome sait fort bien comme il faut obliger,
Et n'est pas ignorante en l'art de se venger,
Nous n'aurons pas long-tems à souffrir ces caprices,
Mon intrigue est fatale à tous ces artifices,
J'ai gagné depuis peu le premier Echanson,
Qui doit lancer contr'elle un trait de ma façon,
Un trait noir qui portant la tristesse & la crainte,
Donne à l'ame crédule une nouvelle atteinte,
Trouble les sentimens, & fait qu'en un instant,
L'ardente amour se change en courroux éclatant,
Cet homme en est capable, il est ma créature,
Et veut mettre pour moi sa vie à l'avanture,
Il faut hâter l'effet de ce juste dessein,
De peur que ce sujet lui pese sur le sein,
Qu'il n'en aille avertir un tiers qui nous trahisse,
Ou qu'en raisonnant trop il ne se refroidisse,
Mais ne le vois-je pas qu'il s'en vient droit à moi,
Déja sur ce projet la peur lui fait la loi,
Il porte sur le front une morne tristesse.

SCENE III.

L'ECHANSON, SALOME.

L'ÉCHANSON.

Pourrai-je dire encore deux mots à votre Altesse
Sur l'exécution de son commandement?

SALOME.

Oui, je t'écouterai parle donc hardiment.

L'ÉCHANSON.

Madame, en vous servant j'affronte les supplices,
Je m'en vais me conduire entre des précipices,
Dans un sentier glissant ou faisant un faux pas,

Je suis tout assuré d'arriver au trépas,
Il ne faudroit au Roi qu'une seule pensée,
Pour s'allumer le feu de son amour passée.
Un doux ressouvenir de sa tendre amitié,
Un regard tout changé des traits de la pitié,
La moindre émotion qui vienne à la traverse,
J'y vois mille périls, mais je les braves tous,
Car mon obéissance est aveugle pour vous :
Et puis vous m'assurez que par cette industrie,
Je m'expose à la mort pour sauver ma Patrie.

SALOME.

Si tu ferme les yeux pour m'imprimer ta foi,
Je le veux reconnoître ouvrant la main pour toi ;
Mais tu fais ta fortune, & t'acquiers une gloire,
Qui pourroit égaler l'honneur d'une victoire.
Tu préserve ton Roi d'un funeste accident,
Tu nous retire tous du naufrage évident,
Et dans cette entreprise, où je te sers de guide.
Le labeur est léger, & le prix est solide,
Tu vas à cet emploi par ma commission,
Tu n'avance de rien que sous ma caution,
C'est moi qui te présente, & c'est moi qui t'avoue ;
Qui vais donner le branle, & pousser à la roue,
Tu sais bien que le Roi croit assez de léger,
Et que c'est un esprit que je sais ménager,
Ton rapport va surprendre une ame défiance,
Crédule, furieuse & fort impatiente,
Dans ce trouble excité, si tu fais ton devoir,
Il mordra l'hameçon sans s'en appercevoir,
C'est un appas subtil que je lui ferai prendre,
Sans qu'il ait le moyen de s'en pouvoir défendre.
Puis pour la sûreté tu sera averti,
Que Mariane même est de notre parti,
Son cœur envenimé d'une rage nouvelle,
S'entend avec nous pour conspirer contr'elle,
Tout-à-l'heure en deux mots elle m'a fait juger,
Qu'elle va voir le Roi pour me désobliger,

Tu ſais de quelle ſorte il ſupporte une injure,
Sers-toi donc à propos de cette conjoncture,
Tout rit à nos deſſeins, tout répond à nos vœux,
L'occaſion paroît, prend-là par les cheveux.

L'ECHANSON.

Ces puiſſantes raiſons mettoient en aſſurance,
L'ame la plus timide & la plus en balance,
Mais puiſque votre Alteſſe & les cieux l'ont voulu,
Je veux exécuter ce qui eſt réſolu;
Tout ce qui me retient, c'eſt que je vois paroître,
Et devant un grand Roi & devant un grand Maître,
Qui ſait ce qu'on veut dire avant qu'on ait parlé,
Et qui peut découvrir un cœur diſſimulé,
Madame, en peut de mots vous plait-il de m'apprendre
La meilleure façon dont je puis le ſurprendre,
Ajoutez à cela un peu d'enſeignement,
Afin que mon effort ſuccéde heureuſement.

SALOME.

Il faut en ce rapport par une adreſſe extrême,
Que pour le mieux tromper tu te trompe toi-même,
Figure-toi le fait d'un penſer ingénu,
Comme ſi ſans menſonge il étoit avenu,
Puis ayant en ton ame imprimé cet image,
Laiſſe agir là-deſſus ta langue & ton viſage,
Je ne puis te donner de meilleure leçon,
Mais dis toujours le fait d'une même façon,
Crois toi-même l'horreur que tu veux faire croire,
Et prend garde en parlant de manquer de mémoire.
Dans ces mots à peu-prés: Sire, de jour en jour,
La Reine m'entretient ſur un philtre d'amour,
Qu'elle voudroit mêler parmi votre breuvage,
Afin de vous porter à l'aimer d'avantage,
Mais connoiſſant aſſez l'excès de votre ardeur,
Je trouve que ce philtre eſt de mauvaiſe odeur,
Vû même que pendant elle m'en ſollicite,
Elle eſt mal aſſurée & paroît interdite,
Là-deſſus mu de zele & de fidélité,
J'en viens donner avis à votre Majeſté.

De peur que par l'emploi de quelqu'autre Ministre,
Vous soyez prévenu d'un accident funeste.

L'ÉCHANSON.

Je trouve ces discours fort propre à l'émouvoir,
Et j'espere Madame, y faire mon devoir.

SALOME.

La Reine en son quartier se sera retirée,
Porte donc ces discours d'une voix assurée,
Je m'y rencontrerai, fera tu cet effort.

L'ÉCHANSON.

Oui, Madame, dussai-je y rencontrer la mort.

SCENE IV.

HERODE, MARIANE,

HERODE, *chassant Mariane de sa chambre.*

VA, va, je te rendrai ce que je te promets,
Sors vite de ma chambre & n'y rentre jamais
Te rendre inexorable alors que je te prie,
Ingrate, mon amour se transforme en furie,
Et déja tous ces traits qui sortent de mon cœur,
Se changent en serpens, pour punir ta rigueur,
Ce mépris me découvre un desir de vengeance,
Que je veux observer avec diligence,
Désormais de ta part tout me sera suspect,
Je n'aurai plus pour toi ni bonté ni respect,
Et s'il avient jamais que dans cette humeur noire,
Tu lance quelques traits qui ternissent ma gloire,
Je le repousserai d'un air qui sera foi, [*Salome entre*
Qu'on ne doit point manquer de respect à son Roi.

SCENE V.

SALOME, HERODE.

SALOME.

QUel est donc le sujet qui vous met en colere,

HERODE.

Celui que tous les jours ne fait que me déplaire.

SALOME.

C'est possible à la Reine avec sa cruauté,
Car ces traits de rigueur n'ont point de nouveauté.

HERODE.

Tu l'a bien deviné, oui, c'est cette cruelle,
Et le dernier affront que je recevrai d'elle.

SALOME.

Vous en dires de même encore au premier jour.

HERODE.

Nullement, son mépris a détruit mon amour,
Je la hai maintenant à l'égal de la peste,
Je tronve que pour moi c'est un fleau céleste.

SALOME.

Puis-je savoir quel est ce mécontentement.

HERODE.

Je m'en vais te l'apprendre assis-toi un moment:
Desirant de la voir, non sans impatience,
Je l'avois demandée avec beaucoup d'instance,
Quand cet esprit ingrat s'étant senti presser,
M'a rendu ce devoir, afin de m'offenser,
En vain je l'ai traitée avec toute l'adresse,
Dont un parfait Amant oblige une Maîtresse,
Car travaillaut sans fruit dans le soin que j'ai pris,
Mes faveurs ont toujours attiré ces mépris,
Toutes mes passions n'ont fait que lui déplaire,
ses yeux étincelloient d'une juste colere,
Et dans ces mouvemens cruels & furieux,
Elle m'a dit des mots si fort injurieux.
Que ne pouvant souffrir une telle insolence,
Enfin je l'ai chassée avec violence,
Voilà ce qui me pique & me trouble si fort,
Voi quelle est sa manie & me dis si j'ai tort.

SALOME.

Oui, vous avez grand tort & son ingratitude,
Devoit vous affliger d'un traitement plus rude,
Puisque sans redouter ces dangereux effets,
Vous l'irritez sans cesse à force des bienfaits,
C'est un monstre d'orgueil & de méconnoissance,

A qui votre bonté donne trop de licence,
Si la faveur du Ciel ne détourne ses coups,
Sa malice à la fin se défera de vous,

HERODE.

Etant assez instruit de sa mauvaise envie;
Je l'empêcherai bien d'attenter sur ma vie,

SALOME.

J'en doute, notre sexe est trop vindicatif,
Et dans ses trahisons se rend bien inventif,
La Tygresse qui voit enlever, sa portée,
Est moins à te redouter qu'une femme irritee,
Veuillez considérer que dans un juste effroi,
Pour votre sûreté que je parle contre moi.

HERODE.

Je mettrai tant de gens à veiller autour d'elle,
Que son ame offensée après cette querelle,

L'Huissier s'approche de la chair d'Herode.

N'aura pas le moyen de prendre aucun parti,
Sans que tout à l'instant on me tienne averti,
Son meilleur est d'avoir toujours la bouche close,
Autrement .... Qu'est-ce! SALOME.
On vient vous dire quelque chose.

SCENE VI.

L'HUISSIER, HERODE, SALOME, L'ECHANSON, *le Capitaine des Gardes.*

L'HUISSIER.

Un de vos Echansons à la porte arrêté,
Desire de parler à votre Majesté,
Et projette que c'est un avis d'importance,
Dont il doit tout soudain vous donner connoissance.

HERODE.

Un avis d'importance? Et bien fait-le entrer,
Quel seroit cet avis? SALOME.
Je n'en sai que penser. HERODE.
Il est tout interdit? Qu'a-tu donc à me dire?

L'ÉCHANSON.

Un complot qui regarde, & vous & votre Empire.

HERODE.

Viens me le compter ici tout distinctement.

SALOME.

Si la fin se rapporte à son commencement,
La victoire est à nous, & pour cette orgueilleuse,
Cette nouvelle ruse est assez périlleuse,
Nous courons dans la lice & nos fronts à peu-près,
Ont, le mien de Laurier & le sien de Cyprès.

HERODE.

O noire perfidie ! ô trahison damnable,
O femme dangereuse ! ô peste abominable :
Elle t'a pratiqué pour me faire périr,
Moi qui vouloit nous perdre, afin de l'acquérir,
Il s'en faut assurer, ou bien tu te hazardes,
Holà qu'on vienne à moi. Capitaine des Gardes.

Parlant à son Capitaine des Gardes.

Prenez vos compagnons sans bruit & promptement,
Allez trouver la Reine dans son appartement.

Pherore entre.

Dites-lui qu'il s'agit au Conseil d'une affaire,
Où tiens sa présence fort nécessaire,
N'oubliez pas cet ordre allez-y de ce pas,
Car si vous y manquez vous me répondez d'elle.

THARÉ.

Je ferai le devoir d'un serviteur fidele.

SCENE VII.

PHERORE, SALOME, HERODE,

PHERORE.

MAdame, qu'à le Roi qu'il paroît interdit ?

SALOME.

Nous le saurons tantôt, il ne m'en a rien dit.

PHERORE.

Voilà qu'il vient à nous tout changé de visage,

HERODE.

La Reine pour me perdre a mis tout en usage.

SALOME.

Vous rebutiez toujours nos fideles avis.

HERODE.

J'ai beaucoup de regret qu'ils n'aient été suivis :
Mais voyant le péril, j'ose bien me promettre,
Que vous approuverez l'ordre que j'y vais mettre,
Il faut prévenir ceux qui se veulent venger,
Et courir de bonne heure au devant du danger,
Assistez aux procés qu'aujourd'hui je veux faire.

se tournant vers l'Echanson.

Toi ne t'éloigne pas, car tu m'est nécessaire.

Argument du troisieme Acte.

1. *Herode accuse Mariane & lui produit l'Echanson, qui la charge de l'empoisonnement supposé. Elle témoigne en se défendant sur ce crime, plus de courage que d'esprit : mais tandis qu'elle brave la fortune & la mort avec une constance digne d'une grande Princesse : elle ne se peut empêcher de donner quelques larmes au sentiment de la Nature, se représentant l'état où ses Enfans se trouveront, étant privés de son exemple & de son support.*

2. *Herode est touché de ses pleurs, l'amour qui étoit sorti de son cœur par la porte de la crainte & de la colere rentre aussi-tôt par celle de la pieté.*

3. *Dans cette réconciliation apparente, Mariane lui découvre un sujet de mécontentement qu'elle ne lui pouvoit plus cacher sur le commandement secret, dont il avoit chargé Soesme, afin qu'il se défit d'elle, s'il arrivoit qu'il pérît en son voyage de Rhodes.*

4. *Ce Prince naturellement soupçonneux, conçoit là-dessus une extrême jalousie de Soesme, il le fait venir, l'examine sur son peu de fidélité, & ne pouvant modérer sa rage, le fait mourir sur l'heure avec l'Eunuque de la Reine, qu'il croit avoit été complice de ce crime imaginaire.*

ACTE III.

SCENE I.

HERODE au Conseil.

OBservant de l'État la blessure inhumaine,
Ostons-en la partie où paroit la cangrene,
Opposons sagement l'antidote au poison,
Et gardons la rigueur contre la trahison,
Que n'amene-t-on point encore ma criminelle?
Pour la faire hâter qu'on aille au devant d'elle,
En cette occasion je veux l'interroger,
Et mettre son procès en état de juger.
Mais la voici qui vient avec autant d'audace,
Que si je l'attendois pour implorer sa grace,
On diroit que l'altiere en méprisant ses pas,
Dépite ma justice & brave le trépas.

SCENE II.

HERODE, MARIANE, L'ECHANSON, PHERORE, SALOMÉ, *deux Juges, les Grand-Prévôt, & le Capitaine des Gardes.*

HERODE.

AVance, malheureuse: hé bien méchante femme
A qui j'avois donné la moitié de mon ame,
Et qui par le seul droit de cette sainte ardeur,
Partageois avec moi ma gloire & ma grandeur,

Dès ta conception ta rage est avortée,
Ton piege est découvert, ta mine est éventée,
Et m'ayant pris pour but, par une juste loi,
La pointe de tes dards retourne contre toi,
Voudrois-tu pas nier ces crimes manifestes,
Que nous a découvert la justice céleste!

MARIANE.

Ces discours ambigus ont des obscurités,
Qui se rapportent fort au Sang d'où vous sortez.

HERODE.

Insolente, ose-tu me dire ces paroles?

MARIANE.

Osez-vous m'accuser de ces crimes frivoles?

HERODE.

Ce n'est que sur son Roi simplement attenter.

MARIANE.

Ce crime est tout nouveau, on vient de l'inventer,
Mais jamais votre esprit n'a manqué d'artifices,
Pour perdre l'innocent sous couleur de justice.

HERODE.

La mort émoussera tous ces piquans propos,
Qui blessant mon bonheur traverse mon repos,
Au lieu de s'excuser, l'ingrate en sa défense,
Ne sauroit proférer un mot qui ne m'offense.

montrant l'Echanson.

Mais voici de témoin de ce noir attentat,
Formé contre ma tête & le corps de l'Etat,
Pour sa confusion, il faut qu'on lui confronte,
Déja l'appercevant elle rougit de honte,
Viens confirmer ici ton fidele rapport,
Et dit de quelle addresse on designoit ma mort,
Mais que la vérité se montre toute nue.

L'ÉCHANSON.

Sire que sur ma tête un foudre soit lancé,
Si je ne dis le tout ainsi qu'il s'est passé.

HERODE.

Viens donc lui soutenir & mettre en évidence,
Un fait qu'elle dément avec une impudence,

Parle.

L'ECHANSON.

Si le devoir d'un fidele sujet,
Permettroit de celer cet important projet,
Madame, je serois encore à me produire,
Mais le salut du Roi me force de vous nuire,
Veillez me pardonner si j'ai tout révélé.

MARIANE.

Quoi, méchant?

L'ECHANSON.

Le poison dont vous m'avez parlé.

MARIANE.

Monstre issu de l'Enfer pour nuire à l'innocence,
Ose-tu bien mentir avec tant d'assurance,
De ta noire action tu recevrois le fruit,
Si tu n'étois porté par ceux qui t'ont instruit,
Ce témoignage faux est digne de supplice :
Mais pour t'en garantir mon Juge & ton complice;
De bon cœur je pardonne à ta mauvaise foi,
Tu sers par intérêt de plus méchans que toi,
Cette injure est contrainte & n'a rien qui me lâche;
De tous mes ennemis tu n'est pas le plus lâche.

HERODE.

Tu devrois t'efforcer de te défendre mieux,
Sur un crime abhoré de la terre & des cieux,
Car repondant au fait que ce témoin dépose,
Il faut ou confesser, ou dénier la chose.

MAPIANE.

Par force ou par addresse il sera mal-aisé,
Qu'on me fasse avouer un crime supposé,
S'il n'étoit mes malheurs je suis assez bien née,
Pour n'appréhender pas d'en être soupçonnée,
Mon esprit que le sort afflige au dernier point,
Souffre les trahisons, mais il n'en commet point,
Encore qu'il en eût un sujet assez ample,
S'il étoit obligé de faillir par exemple.

HERODE.

Quels exemples as-tu de tes déloyautez?

MARIANE.

J'ai mille trahisons & mile cruautez,
Le meurtre d'u Aïeul, l'assassinat d'un Frere,

HERODE.

A peine en cet endroit je retiens ma colere,
Ah! Cerbere têtu, fatal à ma maison,
Tu sais bien contre moi produire du poison,
Mais inutilement ta bouche envénimée,
Jette son dard contre ma renommée,
Elle est d'une candeur que rien ne peut tacher,
Et sans impiété l'on y sauroit toucher,
Je me ris de ta rage & par mes vains blasphêmes,
En pensant me piquer tu te blesse toi-même,
Ce reproche insolent choque la vérité,
Et fait voir clairement ton animosité,
Par-là ta perfidie est assez découverte,
Cette confession servira par ta perte.

Il fait signe au Capitaine de Gardes d'éloigner Mariane, tandis qu'il recueille les voix.

Mes amis prononcez ce qu'ordonnent les Loix,
Contre les attentats qui regardent les Rois,
Dépêchez, c'est un droit qu'il faut que l'on me rende,
La justice le veut, & je vous le demande.

PHERORE.

Je trouve que ce crime est sans remission.

SALOME.

C'est trop peu qu'une mort pour sa punition.

PHALEG, *premier Juge.*

Si votre Majesté ne lui fait point de grace,
Le crime est capital, la Loi veut qu'elle y passe.

SADOC, *second Juge.*

Ou qu'elle soit au moins consignée en prison,
En cas que l'on puisse avérer le poison.

HERODE.

Il semble que la chose est assez avérée.

Quoi ! n'en avons nous pas des preuves assurées ?
Regardant le second Juge en colere.
Les attentats passés & les discours présens,
Pour éclaircir ce fait, sont-ils pas suffisant ?
Le témoin qui l'accuse, est homme irréprochable,
C'est un vieux serviteur qui me sert à table,
Quel Ministre plus propre eût-elle pû choisir,
Pour faire exécuter son horrible desir,
Falloit-il pour tramer cette lâche pratique,
Qu'elle en parlât tout haut en la place publique,
Et n'avoit-elle pas assez de cet Agent,
Si sa race l'eut pû corrompre par argent.

MARIANE.

Poursuit, poursuit, barbare, & soit inexorable,
Tu me rend un devoir qui m'est fort agréable,
Et ta haine obstinée pour me priver du jour,
M'oblige beaucoup plus que n'a fait ton amour.
Ici ta passion répond à mon envie,
Tu flatte mon desir en menaçant ma vie,
Je dois bénir l'excès de ta sévérité,
Car je vais de la mort à l'immortalité.
Ma tête bondissant du coup que tu lui donne,
S'en va dedans le Ciel se charger de couronne;
Dont les riches brillans n'ont point de pésanteur,
Et que ne peut ravir un lâche Usurpateur.
Si je me plains encore d'un Arrêt si sévere,
C'est à cause que j'ai des sentimens de mere,
Et laisse des enfans & m'afflige pour eux,
Ces malheureux enfans d'un pere malheureux,
Ils sortent d'une souche en gloire feconde,
Qu'elle a fait de l'ombrage aux quatre coins du monde,
Ces petits orphelins sont digne de pitié,
Ces aimables objets de ma tendre amitié.
Elle se porte un mouchoir sous les yeux.
Qu'une rude Marâtre ainsi qu'il est croyable,
Maltraitera bien-tôt d'un air impitoyable.

HERODE.

Au point que mon courroux étoit le plus aigri,
Par le cours de ses pleurs mon cœur est attendri,
Il semble que l'amour qui se rend mon complice,
Déchire le bandeau qui porte ma justice,
Afin qu'en le voyant je lui puisse accorder,
Le pardon que pour elle, elle me vient demander,
Déja mon ame incline à la miséricorde,
Tu demande sa grace, amour je te l'accorde;
Mais veuille agir près d'elle & me fais accorder,
Un bien qu'en même-tems je lui veux demander,
Fais qu'à jamais cœur répentant de son crime,
Réponde à mes bontés avec plus d'estime,
Qu'elle quitte pour moi cet insolent orgueil,
Qui pourroit quelque jour nous ouvrir le cercueil,
Fais-lui voir que je l'aime à l'égal de moi-même,
Et s'il se peut encore, amour fait qu'elle m'aime.

Il fait signe à ceux du Conseil de se retirer.

Veuille essuyer tes yeux, objet rare & charmant,
La qualité de Roi cede à celle d'Amant;
Ma justice pourroit à mes Loix te soumettre,
Mais affection ne le sauroit permettre,
Je me sens trop touché de tes moindres douleurs,
Je trouve que mon sang coule parmi tes pleurs,
J'interromps cet Arrêt, car ma colere extrême,
Te faisant ton procès, me le fait à moi-même;
Et si dans un moment je n'arrêtois ton deuil,
Je sens bien qu'avec toi j'irai dans le cercueil,
Et mourrois de ta mort, & ces mêmes supplices,
Traiteroient ta partie ainsi que tes complices,
Voir de quelle façon mon sort dépend du tien,
Et si je t'importune en te voulant du bien,
Si tu reçois pour moi quelque cruelle envie,
N'use plus de poison pour abréger ma vie,
S'il te prend quelque desir d'avancer mon trépas,
Tu n'a rien qu'à montrer que tu ne m'aime pas,
Tu n'as qu'à m'exprimer cette haine secrette,
Et bien-tôt mes ennuis te rendront satisfaite,

Mais confesse-moi tout, afin de faire voir,
Que tu veux aujourd'hui rentrer à ton devoir,
Et que ton cœur touché d'un remord véritable,
Déteste avec horreur un crime abominable.

MARIANE.

On connoit à cet style, & doux & deçevant,
Comme en l'art de trahir ton esprit est savant,
C'est avec trop de soin m'ouvrir la sépulture,
Pour me perdre suffit d'une seule imposture.

HERODE.

Mauvaise tu crois donc que je suis un trompeur?
Et toute cette audace est l'effet de ta peur,
Ne craint point pour ta grace, elle est entérinée,
Je tiendrai ma parole après l'avoir donnée,
Cesse de m'affliger avec tes douleurs.

MARIANE.

Mais fait plutôt cesser ma vie & mes malheurs,
Tous les miens sont passés je brûle de les suivre.

HERODE.

Comment? tu veux mourir pour m'empêcher de vivre?
Et violant encore toutes sortes de droits,
Attenter sur ton Roi pour la seconde fois?
Bien que tu sois de glace, & que je sois de flamme,
Les Cieux ont attaché mon esprit à ton ame,
Le beau fil de tes jours ne peut être accourci,
Sans que de même-tems le mien le soit aussi.

MARIANE.

Lorsque ta vie au moins finira ta durée,
La mienne il est certain sera mal assurée,
Car les précautions de ta [illegible] amour,
Me feront s'il se peut partir le même jour,
Certes ce sont les traits d'une [illegible] tendresse.

HERODE.

Ce propos est obscur je ne saurois l'entendre.

MARIANE.

Ne perdons point le tems en discours superflus,
La chose est trop récente.

HERODE.

Il ne me souvient plus.

MARIANE.

Quand tu craint lâchement la justice d'Auguste,
Ma mort est resolue, & tu la trouve juste.

HERODE.

D'Auguste ! ah, par ce mot je suis assez instruit,
Et de ce qui t'aime, & de ce qui me nuit,
Je connois les raisons qui tes dédains aigrissent,
Et l'ingrate façon dont mes gens me trahissent ;
Soesme t'en a fait un secret entretient.

MARIANE.

Il ne m'en a rien dit, mais je le sais fort bien.

HERODE.

Ah ! perfide Soesme avoir trompé ton Maître !

se tournant vers le Grand-Prévôt.

Allez diligemment vous saisir de ce traître,
Que tout chargé de fers il me vienne trouver ;
Mais ne lui donne pas le tems de se sauver,
Qu'en de divers cachots à même heure on dévale,
Ceux qui seront suspects d'être de sa cabale,
Vite, que les bourreaux ne les épargnent point.

Le Grand-Prévôt.

Sire, j'accomplirai le tout de point en point.

HERODE.

L'Eunuque de la Reine est de l'intelligence,
Faites qu'on me l'amene avec toute diligence,
Ce fut à sa faveur que je fus offensé,
Mais il me répondra de ce qui s'est passé.
O maudite avanture ! ô dures destinées,
Pourquoi ne suis-je mort en mes jeunes années,
Voyant pour mon malheur tant de maux assemblés ;
De colere & d'honneur tous mes sens sont troublés ;
La frayeur me saisit, & le cruel outrage,
Me mettant hors de moi m'abandonne à la rage.

parlant à Mariane.

Soesme sur ce point t'a dit la vérité,
Mais quel prix a reçu son infidélité,
Il étoit dans ma Cour en fort bonne posture,
Il n'a pas mis pour rien sa vie à l'aventure;
Tu n'a pu l'éblouir par l'éclat des trésors;
Tu n'a pu le tenter que par ceux de ton corps,
Il en fut possesseur comme dépositaire,
Lorsqu'il te révéla cet important mystere,
Ces faveurs ont été des biens qu'il a reçus,
Ne leve point les yeux, & répond là-dessus,
L'aurois-tu satisfait par d'autres récompenses?

MARIANE.

Crois tout ce que tu dis, & tout ce que tu pense.

HERODE.

Oui, oui, je le veux croire & te faire sentir,
De cette perfidie un cruel répentir.

MARIANE.

Tu peux m'ôter la vie & non pas l'innocence.

HERODE.

Ah! je suis assurée de cette jouissance,
Tu ne te riras plus de m'avoir outragé,
J'en ai reçu l'affront, mais j'en serai vengé,
Tu m'a mis dans les fers, tu m'a mis dans la flamme,
Tu m'a percé le cœur, tu m'a arraché l'ame,
Mais ne te flatte pas de cette vanité,
D'avoir fait tant de maux avec impunité,
La mort pour t'enlever est déja préparée.

MARIANE.

Elle viendra plus tard qu'elle n'est desirée,
Et me la proposant pour finir ma langueur,
Je n'en puis redouter que la seule longueur.

HERODE.

On voit ta constance au milieu des supplices,
Mais voici ton Amant & tes cheres délices,
Je m'en vais réjouir avec lui de ce pas.

parlant au Capitaine des Gardes.

Conduit-là dans la Tour & ne la quitte pas.

SCENE III.

SCENE III.

HERODE, SOESME, le Grand-Prevôt.

HERODE.

Exécrable sujet de mon impatience,
Qui as fait lâchement trahir ma confiance,
Et porter ton audace au mépris de la mort,
Découvrant un secret qui m'importoit si fort;
Répond tu connois bien l'atteinte qui me blesse.

SOESME.

Hé, Sire, j'ai commis ce crime par foiblesse,
Ce fut par imprudence & par légereté,
Que je fis cette offense à votre Majesté,
Mais le vif repentir que dans mon cœur s'imprime,
Devroit bien effacer l'image de mon crime,
Prince rare en clémence aussi bien qu'en valeur,
Excusez un défaut arrivé par malheur.

HERODE.

Ce n'est donc pas un trait d'une ame deloyale,
Que semer le divorce en la Maison Royale,
Et porter une femme à perdre son Epoux,
N'est qu'une erreur légere indigne de courroux,
Ose-tu dire encore un mot pour ta défense,
Tu fera mieux pour toi de ne rien déguiser.

SOESME.

Sire, j'ai trop failli pour vouloir m'excuser,
Je suis trop criminel ayant pu vous déplaire,
Je n'ai point de raison contre votre colere,
Aussi dans le péril où je me suis jetté,
Je n'attend mon salut que de votre bonté.

HERODE.

Oui, par ce moyen, qui n'est pas ordinaire,
J'ai bien sus le secret de toute cette affaire.

Si tu veux exécuter cet acte plein d'horreur,
Confesse que l'amour a causé ton erreur,
On sai de quels appas Mariane est pourvue,
L'éclat de sa beauté lui donna dans la vue,
Tu ne pus soutenir ces regards tous puissans,
Et voilà le sujet qui te troubla les sens;
C'est ainsi que la Reine est cause de ton crime,
Mais afin que ma grace en ta faveur s'exprime,
Apprend-moi bien au long par ta confession,
La naissance & le cours de cette passion?
Trouva-tu dans son ame un peu de résistance,
Et quel progrès fis-tu devant sa jouissance?

SOESME.

Cet étrange propos m'étonne tellement,
Que j'en perd la parole avec le sentiment,
J'y voudrois répartir, mais il m'est impossible.

HERODE.

Pour un amour discret cette atteinte est sensible,
Mais reprend tes esprits & m'en fait le discours.

SOESME.

O Prince! la merveille & l'honneur de nos jours,
Peut-on croire qu'une ame & si noble & si belle,
Conçoive des soupçons qui sont indigne d'elle,
Et qu'un Roi dont l'esprit agit si sagement,
Pour troubler son repos trompe son jugement,
Ce qui m'est imputé rend mon sort pitoyable,
Puis-je m'en accuser & me rendre croyable,
Soesme à ces desseins peut-il avoir pensé,
Sans être devenu tout-à-fait insensé,
Et s'il étoit tombé dans cette maladie,
Qui croira qu'un Esclave ait l'ame assez hardie,
Pour aimer une Reine, & pour lui découvrir,
Une témérité qui le feroit mourir,
Mais une Reine encore, & si chaste & si sage,
Qu'elle sert de miroir à celle de son âge,
Vous lui faites grand tort de prendre ces soupçons.

HERODE.

Traître, je suis lassé d'entendre tes leçons,

Crois-tu donc t'excuser en louant ta complice,
Et d'un charme subtil endormit ma justice.

SOESME.

Si je parle autrement je paroîtrai menteur.

HERODE.

Que l'on aille égorger ce fameux Orateur.

SOESME.

On répendra ton Sang qui doit crier vengeance.

HERODE.

Dépêchez ce perfide avec diligence,
Et l'Eunuque est-il là.

Le Grand-Prévôt.

Oui, Sire, le voici.

HERODE.

Il faut qu'en même-tems l'on l'expédie aussi,
Il étoit du complot, cet animal infâme,
Qui ne sauroit passer pour homme ni pour femme.

SCENE IV.

HERODE, L'EUNUQUE, *Le Grand-Prévôt.*

HERODE.

HOrreur de la Nature & le mépris des Cieux,
Monstre sans jugement; dragon pernicieux,
Je t'avois confié le trésor le plus rare,
Dont avec raison je pouvois être avare,
Tu donnât cependant assistance au voleur,
Tu servis de Ministre à mon dernier malheur,
Tu fus le confident de ce bel adultere,
Tu connus cet intrigue & me la sut bien taire,
Quand Soesme en mon lit contentoit son amour.

Tu fermois les rideaux & veillois à l'entour,
Ainsi tu ménageois le tems de mon absence,
L'EUNUQUE.
Sire, un Dieu Tout-Puissant, qui connoît l'innocence,
Pourra faire connoître à votre Majesté,
Comme je l'ai servie avec fidélité.
HERODE.
Avec fidélité, méchant! que l'on l'entraîne,
Et que jusqu'à la mort on l'applique à la gêne,
Il découvrira tout au plus fort du tourment,
S'il n'est fortifié par quelque enchantement.

Argument du quatrieme Acte.

1. HErode se trouve agité d'une cruelle inquiétude, il doute de la pudicité de Mariane : croit qu'elle s'est voulu défaire de lui, qu'elle veut attenter à sa vie, & ne peut se résoudre portant la faire mourir.

2. Tandis que son esprit troublé de crainte & d'amour, est comme en balance entre la clémence & la justice, Pherore & Salome joints ensemble, le font pencher du côté de la rigueur.

3. Mariane se plaint de ses malheurs, ayant des ressentimens de sa mort, & s'y résolut avec beaucoup de confiance.

4. Sa Mere lui dit des injures la voyant aller au supplice, & croit par ce stratagême cruel, ôter le soupçon qu'on auroit qu'elle fut complice de ce noir attentat.

ACTE IV.

SCENE I.

HERODE, SALOME, PHERORE.

HERODE.

Un démon diligent qui ſans ceſſe regarde,
Les dépôts que le Ciel a commis à ſa garde,
Veille pour mon ſalut & me fait diſſiper,
Les malheurs où le ſort me veut envelopper,
Ce miniſtre céleſte à toute heure m'inſpire,
Ce qui doit réſulter au bien de notre Empire,
Et lorſque je me trouve au plus fort d'un danger,
Il s'avance à mon aide & me vient dégager,
Il préſerve ma tête & ſoutient ma couronne,
Au milieu des combats ſon aîle m'environne,
Et d'un ſecours fatal qui n'eſt point attendu,
Me fait voir triomphant lorſque je ſuis perdu,
Oui, le fidel ſoin qu'il a de ma conduite,
Me garantit toujours lorſqu'on me veut détruire,
Soit par la guerre ouverte ou par la trahiſon,
A Rome, à la campagne, ou bien dans ma maiſon,
Mais j'ai nouvellement des graces à lui rendre,
Sur ce lâche attentat que vous venez d'apprendre,
C'eſt le plus rare effet du ſoin qu'il a de moi,
Sans lui vous n'auriez plus de frere ni de Roi,
S'il ne m'eut inſpiré cet Officier fidele,
Je me trouvois ſurpris d'un embûche mortelle,
L'amour qui m'aveugloit m'auroit fait ignorer,
Cet autre embraſement qui m'alloit dévorer,

Et riant de ma mort une méchante femme,
Eut partagé mon Sceptre avec son infâme,
Sans cet heureux avis Herode étoit perdu.

SALOME.

Déja pour cet effet le piege étoit tendu.

PHERORE.

Si l'avertissement eut tardé davantage,
Mariane eut fini son malheureux ouvrage.

HERORE.

Ah ! que je suis piqué de ce cruel affront !
J'en ai la rage au cœur, comme la honte au front,
Et de qu'elle façon que la rigueur la traite,
Jamais ma passion n'en sera satisfaite,
Cependant le desir que j'ai de me venger,
Va mettre mon salut dans un autre danger,
Je m'aigris contre moi, lorsque je la menace,
Ma peine est enchaînée avec sa disgrace,
Je puis bien m'assurer qu'éteignant ce flambeau,
Je ne verrai plus rien d'aimable ni de beau,
Bien que l'on me console & l'on me divertisse,
Mon ame en tout endroit portera son supplice,
A toute heure un rémord me viendra tourmenter,
Un Vautour sans repos me viendra becqueter,
O Cieux ! pourquoi faut-il qu'elle soit infidele,
Vous deviez la former moins perfide ou moins belle,
Et les traits de sa grace, ou ceux de la rigueur,
Ne doivent point trouver de place dans mon cœur,
Je ne devois point voir au fort de ces miseres,
Mes pensées divisées en deux parties contraires,
Je voudrois que mon nom fut encore inconnu,
Ne me point voir au rang, où je suis parvenu,
Etre encore à monter au Temple de la gloire,
Etre encore à gagner la premiere victoire,
Me trouver en l'état où j'étois en naissant,
Et que ce cœur ingrat se trouvât innocent.

SALOME.

Ce vif ressentiment d'un amour véritable,

Aggrave son offense & la rend plus coupable,
Et son ingratitude est une lâcheté,
Pire que l'homicide & l'impudicité.
Apprenant la noirceur de cette ame infidele,
Tout le monde vous plaint & murmure contr'elle,
Mais sans vous consumer à tous ces vains regrets,
Il faut l'ôter du monde, & la raison après,
Vous fera voir sa rage & son hypocrisie.

HERODE.

Je suis à la punir justement animé,
Mais quoi? faire périr ce que j'ai tant aimé?
Pourrois-je me résoudre à foudroyer un Temple,
Que j'ai tenu si cher, & qui n'a point d'exemple,
Mon esprit y résiste & se trouve étonné.

SALOME.

Respectez-vous un Temple à profané?
Le meurtre, l'adultere & l'ingrate arrogance,
N'en ont-ils pas ôté toute la révérence?

HERODE.

L'adultere n'est pas trop bien vérifié,
Soesme en expirant s'en est justifié.

PHERORE.

Il a cru le niant avoir plus d'espérance,
De recevoir de vous quelque trait de clémence.

SALOME.

Quoi ce trait déloyal ne peut vous étonner?
Vous ne l'examinez que pour lui pardonner?

Elle fait semblant de pleurer.

Vous voulez enfin que sa haine se satisfasse,
Et qu'elle vous détruise & toute votre race,
Suivez vos sentimens, nous les approuvons tous,
Il faut bien se résoudre à périr avec vous,
Votre esprit est contraint par un charme effroyable,
De prendre contre vous ce dessein pitoyable.

HERODE.

Nullement le biais que j'y pourrois tenir,
Ne la conserveroit que pour la mieux punir,

En lui donnant la mort je finis sa misere,
Une longue prison lui seroit plus sévère,
Là toujours le dépit, la honte & le regret,
Donneroit à son ame un châtiment secret,
A jamais sa mémoire offrant à ses pensées,
Sa disgrace présente & mes faveurs passées,
En lui représentant son crime & mon amour,
La tiendront à la gêne & la nuit & le jour.

PHERORE.

Avec cette pitié il nous paroit suspecte,
Vous tenez des bontés dignes qu'on les respecte;
Croyez-vous qu'à jamais les desseins qu'elle fait,
Pour nous priver du jour demeure sans effet,
Et que toujours le Ciel y mettant des obstacles,
Pour votre sûreté produise des miracles,
Sachez que bien souvent ses avis négligés,
Lui fait abandonner ceux qu'il a protégés.

SALOME.

Puisque de vos malheurs vous aimez tant la cause,
Vous ne deviez donc pas faire éclater la chose;
Ce procédé nouveau ne fait rien qu'animer,
Un esprit qui flatté n'avoit pû vous aimer,
Que ne fera-t-il point après ce grand orage,
Si même vos bontez ont excité sa rage.

PHERORE.

Lorsque l'on veut choquer un puissant ennemi,
Il ne faut penser le détruire à demi,
En cette occasion l'indiscrette indulgence,
Expose notre vie au cours de sa vengence,
Si dès-lors qu'on offense, on ne pardonne point,
Lorsqu'on est offensé, l'on hait au dernier point,
Et sous quelque serment qu'on se réconcilie,
L'affront demeure au cœur, jamais on ne l'oublie;
Hyrcane le parjure a pû vous l'enseigner,
Ce malheureux vieillard inhabile à régner,
Ce dernier déshonneur de cette race ingratte,
Qui vivoit relégué sur le bord de l'Euphrate,
Et que votre bonté par un pieux souci,

avec

Avec tant d'honneur fit revenir ici,
Tous les bons traitemens le purent-ils distraire,
Du desir de venger ses neveux & son frere,
Et si quelqu'un des siens ne vous eût averti,
Comme avec Malicus il formoit un parti,
N'auroit-il pas enfin d'une embûche traîtresse,
Impitoyablement payé votre tendresse ?

SALOME.

Pourriez-vous conserver sans appréhension,
Ce levain de révolte & de sédition,
De l'esprit offensé ne pense qu'à vous nuire,
Et dont le cœur outré brûle de vous détruire,
S'il arrivoit qu'Auguste entra au monument,
Que le peuple vit jour à quelque changement,
Ce seroit un prétexte à sa mutinerie,
Il viendroit de vos mains tirer cette furie,
On la verroit marcher avec le flambeau,
Pour brûler le Palais & vous mettre au tombeau,
Quand par votre malheur cette Erynne infernale,
Auroit fait dans l'état une forte cabale,
Vous auriez du regret de voir que vous vouliez,
Prévenir ces desseins lorsque vous le pouviez,
Vous vous répentiriez d'en avoir fait la faute,
Mais ce seroit trop tard.

HERODE.

Bien, qu'on l'ôte, qu'on l'ôte,
Il sera nécessaire incontinent après,
D'en avertir César par un courrier exprès,
De crainte que l'envie avec ses artifices,
Ne me rendent près de lui quelques mauvais offices,
Et me faire passer, la vérité celant,
Pour un Prince ombrageux, injuste & violent.

SCENE II.

MARIANE *en prison.*

POur augmenter l'affront que l'injuste licence
A fait à l'innocence.
Un absolu pouvoir rend mon corps prisonnier,
Mais en quelque péril que mon malheur m'engage
J'aurai cet avantage,
Que mon cœur pour le moins se rendra le dernier,
Ce jour s'en va borner la longueur de ma vie,
Je vois bien que l'envie,
Travaille puissamment à creuser mon tombeau,
Et que la crainte du Tyran qui m'opprime,
Ne me suppose un crime,
Que pour avoir sujet d'en commettre un nouveau:
Qu'il en use à son gré, me voilà toute prête,
de payer de ma tête,
Afin de contenter ce cœur dénaturé:
Quelque horreur qu'en la mort on puisse reconnoître,
Elle n'a qu'à paroître,
J'irai la revoir d'un visage assuré:
Il est tems désormais que le Ciel me sépare,
D'avec ce Barbare,
Son humeur & la mienne ont trop peu de rapport;
La vertu respirant parmi l'odeur du vice,
Éprouve le supplice,
Du vivant bouche à bouche attaché contre un mort,
Auteur de l'Univers souveraine puissance,
Qui depuis ma naissance,
M'a toujours envoyé des matieres de pleurs,
Mon ame n'a recours qu'à tes bontés divines,
Au milieu des épines,
Seigneurs faites-moi bientôt marcher dessus des fleurs.
Mais j'entend quelque bruit suis-je point exaucée,
De ce dernier espoir je flatte ma pensée,
Après avoir passé les plus beaux de mes ans,
A porter de liens si durs & si pésans.

SCENE III.

Le Concierge, MARIANE.

Le Concierge pleurant.

MAdame, on vous attend dedans la salle-basse,
C'est de la part du Roi.

MARIANE.

Mon Dieu je te rends grace.
D'où vient qu'en me parlant tu paroit si troublé,

Le Concierge.

D'avoir vû là dehors tout le peuple assemblé,
Dont les cris & les pleurs sont de mauvais présage,
Pour votre Majesté.

MARIANE.

Le peuple n'est pas,
D'affliger mon esprit & de se tourmenter
D'un bien que mes amis me doivent souhaiter.
Mais ils pourroient là-bas s'ennuyer de m'attendre,
dit leur donc de ma part que je m'en vais descendre,
Avant que de les voir je veux parler aux miens,
Et départir entr'eux si peu que j'ai de biens.

SCENE IV.

ALEXANDRA, *& son Chevalier d'honneur.*

ALEXANDRA.

ON te mene égorger innocente victime,
Tu va donc au supplice & n'a point fait de crime,
On t'a donc vû sortir du Sang de tant de Rois,
Pour te voir opprimer par ces injustes Loix,

O ſentence cruelle ! ô jugement inique ,
O dure violence ! ô pouvoir tyrannique !
Lâche & cruel Arabe , aujourd'hui ſa pitié ;
Tu fais ſentir ta rage à ta chaſte moitié ,
Mais la bonté du Ciel en courroux convertie ,
Saura dans peu de tems frapper l'autre partie ,
Un Dieu qui de-là haut voit le ſecret des cœurs ,
Te punira bientôt de tes grandes rigueurs ,
Un jour qui n'eſt pas loin , ſa juſtice animée ,
Vengera deſſus toi l'innocence opprimée ;
S'il a les pieds de laine , il a les bras de fer ,
Et s'eſt pour tes pareils qu'il a bâti l'Enfer.
O grand Dieu , je t'invoque au fort de ma miſere ,
Veuille prendre la fille & conſerver la mere.

Le Chevalier d'honneur.

Madame , c'eſt ici qu'on la fera paſſer.

ALEXANDRA.

J'apperçois bien l'endroit où je me dois placer ,
Prend-garde ſeulement que tes yeux me produiſent
Voyant ce triſte objet , des larmes qui me nuiſent ,
Ayons à ſa rencontre un viſage aſſuré ,
Et qui ne montre pas que nous ayons pleuré
Car il faut aujourd'hui pour éviter l'orage ,
Trahir ſes ſentimens , & cacher ſon courage.

SCENE V.

Le Capitaine des Gardes , MARIANE , DINA.

Le Capitaine des Gardes.

MAdame , à contre-cœur je ſers à cet office ,
Je vous rend à regret ce funeſte ſervice ,
Mais mon obéiſſance & ma fidélité
Me tiennent ici lieu d'une néceſſité.
Cette compaſſion m'eſt fort peu néceſſaire ,

Ma mort est à la fois contrainte & volontaire,
Mene-moi sans scrupule affronter le trépas,
Herode le desire, & je ne le crains pas,
En cet heureux départ si quelqu'ennui me presse,
Il vient de la pitié des enfans que je laisse,
Qui dans sa défaveur & l'abandonnement
Seront pour mon sujet traitez indignement.
Ils restent sans appui, mais ô grand Dieu j'espére
Que tu leur serviras de support & de Pere,
Et que pour les conduire en ce tems dangereux,
Ta haute providence ouvriras l'œil sur eux,
Imprime dans leurs cœurs ton amour & ta crainte
Fais qu'ils brûlent toujours d'un ardeur toute sainte
Qu'ils conçoivent sans cesse un résolut penser,
De mourir mille fois plutôt que de l'offenser,
Que jamais nul excès de tristesse & de joie
Ne détournent leurs pas de ta céleste voie,
Et s'ils sont opprimés en observant ta Loi.
Que vivant sans reproche ils meurent comme moi,
Et toi monstre cruel, ame dénaturée,
Qui de sang innocent est toujours altérée,
Puisque ta cruauté ne sauroit se fléchir,
Je m'en vais te verser dequoi te rafraîchir,
Pour étancher ta soif, & pour finir mes peines
Je m'en vais te donner tout le sang de mes veines,
Bois-le, Tygre inhumain, mais ne présume pas
Qu'un reproche honteux survive mon trépas,
Que le débordement de cette humeur si noire,
En éteignant ma vie éteigne aussi ma gloire,
Et qu'un jour mes neveux m'accusent d'un forfait
Où je n'ai point trempé de penser ni d'effet.
Le tems qui met au jour la vérité cachée
Fera voir la vertu que l'on a opprimée,
Et qu'en précipitant mon funeste procès,
Ton injuste rigueur faillit avec excès.
L'aveugle cruauté dont tu me fais la guerre,
Va détruire de moi ce qui n'etoit que terre,
Mais mon ame immortelle, & mon nom glorieux,

Malgré les mouvemens de ton cœur furieux,
Et toute sa Maison contre moi courroucée,
Obtiendront un éclat d'éternelle durée.
Mais j'apperçois ma Mere, elle attend en ce lieu,
Afin de m'honorer d'un éternel adieu,
Je voudrois que son cœur, pût borner sa tristesse
Et que pour mon sujet elle eût moins de tendresse
Souffre que je lui donne en l'allant appaiser,
Et la derniere larme & le dernier baiser,
Ce sera bientôt fait.

Le Capitaine des Gardes.

Dépêchez-vous, Madame,
Car de cette longueur je porterois le blâme,
Mon ordre est fort exprès, & doit être observé.

SCENE VI.

MARIANE, ALEXANDRA,

Le Capitaine des Gardes, DINA.

MARIANE.

Tu verras ces discours en trois mots achevé,
Madame, on me contraint de changer de demeure,
Mais j'en vais habiter une beaucoup meilleure,
Où les vens ni l'envie avec leurs rigueurs,
N'excitent point l'orages en l'air ni dans les cœurs
Où sans aveuglement on connoit l'innocence,
Où la main du Tyran n'étend point sa puissance,
Ou l'ame pour le prix de sa fidélité
Goûte en repos la gloire & l'immortalité,
Toute cette disgrace est à mon avantage,
Je me résous sans peine à franchir ce passage,
Consolez-vous-en donc & veuilliez m'embrasser,
Adieu, Madame, adieu, je m'en vais vous laisser.

ALEXANDRA.

Acheve tes destins, méchante & malheureuse,
Cette mort pour ton crime est trop peu rigoureuse,
Il falloit que la flamme espiât ton péché,
Où que sur une Croix ton corps fut attaché,
Va monstre plus cruel que tous ceux de l'Afrique,
Va recevoir le prix de ta noire pratique,
Vouloir empoisonner ainsi cruellement
Un mari qui t'aima toujours si chérement,
Femme sans pitié, nouvelle Danaïde,
Inhumaine traîtresse, assassine perfide,
Qui voulut lâchement attenter sur ton Roi,
Je ne te connois point, tu ne viens point de moi,
Car de tes trahisons je ne suis point capable.

MARIANE.

Vous vivez innocente, & je mourrai coupable,

Le Capitaine des Gardes.

Allons, Madame, allons.

MARIANE. Par où?

Le Capitaine des Gardes.

De ce côté.

DINA.

O Dieu! quelle constance & quelle cruauté?

ALEXANDRA.

O lâche stratagême! ô cruel artifice!
Je devois bien plutôt passer pour ta complice,
Pour éviter la mort il falloit recourir,
A ce fameux remede qui me fera mourir,
Mon cœur triste & glacé qu'un horreur environne,
Et tout meurtri des coups que la douleur lui donne,
Mon ame se va rendre à l'excès de ce deuil,
Je vais me mettre au lit, ou plutôt au cercueil.

Argument du cinquieme Acte.

1. *Après cette bourasque, où Mariane a fait naufrage de la vie : Herode revient même & reçoit de l'horreur de sa cruauté. Il voudroit retenir l'Arrêt mortel qu'il a prononcé contre cette innocente, & souhaité qu'on n'ait pas hâté son exécution.*

2. *Comme il est dans cette inquiétude, un des siens lui vient faire un récit de sa mort.*

3. *Là-dessus cet esprit violent, & qui avoit toujours eû pour cette chaste Princesse une invincible inclination s'abandonne entièrement à la douleur. Dans les mouvemens de sa rage, il conjure les Juifs d'exposer par sa mort celle de leur Maîtresse légitime & ne se voyant pas obéi : se laisse transporter à la colere, & fait une imprécation contr'eux, par laquelle il semble leur prédire tous les maux qui leur sont avenus.*

4. *Ce Prince tomba en frénésie, son frere & sa sœur entreprennent de les consoler, mais son ennui s'irrite si fort par leurs consolations, qu'il les fait sortir de sa chambre.*

5. *Enfin cette ame troublée fait inutilement débattre ses sentimens sur cette perte irréparable, & n'appercevant que les images de son amour & celles de son affliction, qui sont brouillées en sa mémoire, s'imagine tout-à-coup voir Mariane monter au Ciel.*

6. *Ce malheureux Prince parle lors de ses ressentimens avec tant de zele, qu'il tombe en foiblesse entre les bras de ses gens.*

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HERODE *seul.*

SErpent couvert de fleurs, dangereuse vipere,
Jeune fille du tems qui fait mourir mon pere,
Dragon toujours veillant avec cent yeux ouverts,
Qui prend tout à rebours & voir tout de travers,
Vautour insatiable, horrible jalousie,
Qui de cent faux objets trouble ma fantaisie,
N'a-tu pas pleinement satisfait ta rigueur?
Et n'a-tu pas encore assez rongé mon cœur,
Ne m'importune plus confidente indiscrette,
Infidele épionne & mauvaise interprête,
Qui trouble mon repos en me troublant les sens,
Et me fait sans horreur perdre des innocens.
T'ai-je pas satisfaite en t'immolant Soesme,
Et donnant des terreurs à Mariane même,
Mais, donné des terreurs? ah! ne t'abuse pas,
Ta bouche a prononcé l'Arrêt de son trépas,
Et comme criminelle & comme condamnée,
On l'aura promptement au supplice menée;
Elle n'est plus au monde, ou bien l'on m'a trahi,
Et c'est m'avoir perdu que m'avoir obéi,
Ma vie est en péril s'il est vrai qu'elle vive,
Et si sa belle est morte il faut que je la suive.
O tourment sans égal, ô dures cruautés,
Le malheur à mes yeux s'offent de tous côtés;
Et par quelque sentier que mon penser s'adresse,
J'y rencontre toujours la crainte ou la tristesse.
Allons nous enquérir du cours de son destin,
Et si cette beauté tire encore à sa fin,

Changeons par un effet d'une bonté célébre,
En triomphe d'honneur cette pompe funébre.
Mais un des miens s'avance, & je vois mes malheurs
Tracez sur mon visage avec l'eau de ses pleurs,
Il en parle tout seul.

SCENE II.

NARBAL, HERODE.

NARBAL.

O Cieux! cette aventure,
Met de grandes vertus dedans la sépulture,
La costance & l'honneur, comme la piété,
Viennent de rendre l'ame avec cette beauté.

HERODE.

Quel accident t'oblige à pleurer de la sorte?

NARBAL.

Un grand sujet de deuil.

HERODE.

Quoi, Mariane est morte?

NARBAL.

Oui, Sire cette Reine est au nombre des morts,
On vient de séparer la tête de son corps.

Herode tombe en foiblesse.

Il devient tout changé, le voilà qui succombe,
Le coup de cette mort le mettra sous la tombe,
Voici le triste effet qui fut prévu de tous,
Hé, Sire! ouvrez les yeux & revenez à vous.

HERODE.

Mariane a des morts, accrut le triste nombre!
Ce qui fut mon soleil n'est donc plus rien qu'un ombre.
En éclairant mon ame a perdu la clarté?
Tu dis que Mariane a perdu la lumiere,
Et le flambeau du jour acheve sa carriere?
On le vit autrefois retourner sur ses pas,
A l'objet seulement d'un funeste trépas;

Et d'un horreur pareil il se trouve incapable,
Quand on vient devant lui d'éteindre son semblable,
Astre sans connoissance & sans ressentiment,
Tu porte la lumiere avec aveuglement,
Et l'immortelle main qui te forma de flamme,
Et te donnant un corps t'avoir pourvu d'un ame,
Tu serois plus sensible au sujet de mon deuil,
De ton lit aujourd'hui tu ferois ton cercueil,
Et par tout l'Univers ta lumiere éclipsée,
Etabliroit l'horreur qui regne en ma pensée.
Mariane a sentit la rigueur du trépas,
La mort n'a point d'empire où regne ses appas,
Je sai que cet outrage à son Auteur ressemble,
Et qu'il n'est pas céleste & mortel tout ensemble,
Quoi dans si peu de tems auroit-on abattu,
Le temple le plus beau qu'eût jamais la vertu,
Auroit-on enfermé dans de moindres espaces,
La retraite d'amour, & le séjour des graces,
Les astres de ses yeux seroient-ils éclipsés,
Et les traits de ses ris seroient-ils effacés,
Auroit-on fait cesser mes célestes oracles.
Auroit-on de la sorte enlevé tout mon bien,
Et ce qui fut mon tout ne seroit-il plus rien?
Non, non, c'est un discours qui privé d'apparence,
Ne doit jamais trouver de place dans ma créance,
Dis-tu qu'on a détruit ce chef-d'œuvre des Cieux.

NARBAL.

Sire, ce triste coup s'est fait devant mes yeux.

HERODE.

Viens m'en compter au long la pitoyable histoire,
Je n'en saurois douter & ne la saurois croire.

NARBAL.

Alors que dans la Tour on la vint avertir,
Qu'un rigoureux Arrêt la pressoit de sortir,
Le funeste récit de sa juste sentence,
Ebranla tous les cœurs, mais non pas sa constance,
Car bravant les malheurs elle fit assez voir,
Que ce choc furieux n'avoit pû l'émouvoir,

Elle n'exprima point de sentiments timides,
Ces yeux resterent secs parmi cent yeux humides,
Et des rayons de joie éclairant ses appas!
Firent voir que la mort ne lui déplairoit pas,
Après qu'elle eut fait part de quelques pierreries,
A ses filles d'honneur qu'elle a les plus cheries,
Et qu'en les embrassant elle leur eut enjoint,
De ne la suivre pas & de ne pleurer point,
Elle tourna ses pas & plus gaie & plus belle,
Où l'echaffaut dressé prenoit le deuil pour elle,
Jamais on ne la vit dans un si noble orgueil,
On lisoit sur son front le mépris du cercueil,
Jamais Reine Amazone avec plus de gloire,
Ne parut triomphante après une victoire,
Le peuple en la suivant se fondoit tout en pleurs,
Admirant la constance & plaignant ses malheurs,
Même beaucoup des gens disoient parmi la presse,
Qu'on perdoit sans raison cette grande Princesse,
Que son cœur sans exemple en générosité,
N'avoit pû concevoir aucune lâcheté,
Que vous regretteriez l'absence de ses charmes,
Et que son sang versé vous coûterois des larmes,
Dès-que de son trépas vous seriez avertis.

HERODE.

Ah! que n'ai-je évité ce qu'ils ont pressenti.

NARBAL.

Sa mere en l'abordant changea par cette crainte,
Sa pitié véritable est une rigoureuse feinte,
Son esprit inventif, pour ôter le soupçon,
Qu'elle trempât en son crime en aucune façon,
Cachant les sentimens que donnent la nature,
Semble se réjouir de sa triste aventure,
Mais notre grande Reine affligée à ce point,
Connut son artifice & ne s'en émut point,
Et passant, répartit à cette vaine offense,
D'un modeste souris & d'une révérence.

HERODE.

Ah! je suis tout percé des traits de la pitié,

Mon cœur à ce discours se fend par la moitié,
Quoi dans ce triste état sa mere querelle,
Et la seule vertu se déclarera pour elle.

HERODE.

Acheve tout le reste.

NARBAL.

Etant sur l'échaffaut:
Elle joignit les mains, leva les yeux en haut,
Conjurant à genoux la divine puissance,
De rendre manifeste à tous son innocence,
Et que jamais aux siens il ne fut reproché,
Des forfaits dont son cœur ne fut jamais taché,
Protesta que c'étoit par pure calomnie,
Qu'on la voyoit traitée avec ignominie,
Et que vous aviez crus par un aveugle erreur,
Ce dont le seul plaisir lui donnoit de l'horreur,
Elle prit à témoin les Ordres Angéliques,
Qu'elle n'avoit point fait de ces lâches pratiques,
S'assura que le Ciel viendroit vous inspirer,
Qu'un regret de sa mort vous ferois soupirer?
Et que vous montreriez encore quelque tendresse
Aux jeunes orphelins d'une grande Princesse,
Qui dans le mauvais sort sut constamment souffrir,
Qui reçut sans reproche, & sut fort bien mourir,
A ce mot prononcez d'un zele tout de flamme,
Elle voulut à Dieu recommander son ame:
Qui sur mille vertus s'apprêtoit de voler,
Puis elle ouvrit sa gorge & cessa de parler,
Et lors l'Exécuteur la voyant ainsi prête,
D'un prompt éclat d'acier lui fit voler sa tête,
Là-dessus un grand cri tout au tour s'entendit,
Qui penêtra les airs que son ame fendit,
On vit soudre aussi-tôt mille chaudes fontaines,
Des yeux de tout le peuple ainsi que de ses veines,
Voilà comment finit votre illustre moitié,
Avec un monde entier qui mourut de pitié.

HERODE.

Avoir ôté la vie à des beautés si rares,
O rigueur inconnue aux plus cruels barbares,

Un Sarmare inhumain ne pourroit l'exercer,
Un Scyte sans horreur ne sauroit y penser,
Quel fleuve ou quelle mer sera jamais capable,
D'effacer la noirceur de ce crime exécrable,
Quelle affreuse montagne, & quel antre écarté,
Pourront servir d'asyle à mon impiété;
Trouverai-je un réfuge au centre de la terre,
Où mon crime se trouve à couvert du tonnerre,
Où je me puisse voir sans peine & sans effroi,
Où je ne traîne point mon enfer après moi,
Mais attend-je mon deuil que rien me réconforte,
Comment je vis encore & Mariane est morte,
Cette belle est partie je ne la suivrai pas,
Comme si j'ignorois le chemin du trépas?

Il se jette sur l'épée de Narbal.

Ah! voici le plus court, il faut que cette lame,
D'un coup blesse mon cœur & guérisse mon ame,
Prête-la moi de grace en ce juste dessein,
Ou si tu l'aime mieux, pousse-là dans mon sein.

NARBAL.

Hé, Sire, revenez de ces transports extrêmes.

HERODE.

C'est empêcher l'effet que tu donne toi-même,
Ne m'a-tu pas déja frappé mortellement,
Tu m'a dit que la Reine est dans le monument,
Pense-tu que sans elle ici bas je demeure,
Fais qu'elle ressuscite, ou souffre que je meure,
Je ne puis supporter un remords si pressant,
Je veux faire justice à son sang innocent.

Il veut encore prendre son épée.

Ne me différe point, la peine qui m'est due,
Il faut que je me perde après l'avoir perdue.

NARBAL.

Sire,

HERODE.

Ah! je suis l'auteur de ce meurtre inhumain,
Ma bouche à son bourreau mit le feu à la main,
Ma bouche complaisante à ma rage animée,
D'un seul mot pour jamais rend la sienne fermée.

Ah! bouche sanguinaire & pleine de rigueur,
Qu'un regret te convainc d'avoir trahi mon cœur,
Funeste truchement de mon ame insensée,
Qui sut pour mon malheur exprimer ma pensée,
Sers moi dans ton office avec plus de raison,
Et produit le remede ensuite du poison.
Vos peuples oppressez, spectateurs de mes crimes,
Qui portez tant d'amour à vos Rois légitimes,
Montrez de cet ardeur un véritable effet,
Employant votre zele à punir mon forfait;
Venez, venez venger sur un Tyran profane,
La mort de votre belle & chaste Mariane,
Punissez aujourd'hui mon injuste rigueur,
Accourez me plonger des poignards dans le cœur,
Appaisez de mon sang votre innocente Reine,
Que je viens d'immoler à ma cruelle haine,
Mais vous n'en ferez rien timide Nation,
Qui n'osez entreprendre une belle action,
Vous avez trop de peur d'acquérir de la gloire,
Vous auriez du regret de vivre dans l'Histoire,
Et qu'un trait de courage & de fidélité,
Vous rendit remarquable à la postérité.
Témoin de sa bassesse & de ma violence,
Cieux qui voyoit le tort qui souffre l'innocence,
Versez sur ce climat un malheur infini,
Punissez ces ingrats qui ne m'ont pas puni,
Donnez-les pour matiere à la fureur des armes,
Qu'ils flottent dans le sang, qu'ils nagent dans les larmes,
Faites marcher contr'eux des Scytes, des Gelons,
Et s'il se peut encore des monstres plus felons,
Qui mettent sans horreur en les venant surprendre
Et leurs troupes en sang & leurs maisons en cendre
Qu'on leurs viennent enlever leurs enfans les plus chers,
Et qu'une main barbare en frappe les rochers,
Qu'on force devant eux leurs femmes & leurs filles,

Que la peste & la faim consument leurs familles,
Que leur Temple orgueilleux parmi ces mouvemens,
Se trouve renversé jusqu'à ses fondemens,
Et si rien ne doit rester de leur maudite race,
Que ce soit seulement des sujets de disgrace,
Les gens que la fortune abandonne aux malheurs,
Qu'ils vivent dans la crainte & parmi les douleurs,
Qu'ils se trouvent toujours traités d'ignominie,
Qu'on les traitent toujours avec tyrannie,
Que sans fin par le monde ils eurent dispersés,
Qu'ils soient en tous endroits & maudits & chassez
Qu'également par-tout on leur fasse la guerre,
Qn'ils ne posédent plus un seul pouce de terre,
Et que servant d'objet à votre inimitié,
L'on apprenne leurs maux sans en avoir pitié,
Faites pleuvoir sur eux de la flamme & du souffre,
De tout Jerusalem ne faites rien qu'un gouffre,
Qu'un abîme infernal, qu'un palus plein d'horreur,
Dont le nom seulement donne de la terreur,
Mariane est donc morte, on me la donc ravie,
Et pour mon désespoir on me laisse la vie.
O mort! en mes ennuis j'implore ta pitié,
Viens enlever le tout, dont tu pris la moitié.

SCENE DERNIERE.

SALOME, NARBAL, PHERORE, HERODE, THARÉ.

SALOME.

NArbal que fait le Roi.

NARBAL.

Madame, il se tourmente,
Sa douleur est si vive & si fort véhémente,

Que

Que ſi vos bons conſeils n'en détournent le cours,
Vous le verrez bientôt à la fin de ſes jours.

SALOME.

Lui ſeroit-il venu des nouvelles d'Auguſte,
Où quelque changement redit ce trouble juſte?

NARBAL.

Non, Madame.

SALOME.

Quoi donc qui le rend affligé.

NARBAL.

Le trépas de la Reine.

PHERORE.

Ah! je l'ai bien jugé.

SALOME.

Il conçoit trop d'ennuis d'un ſujet d'alégreſſe.

PHERORE.

Il faudroit l'aborder avec beaucoup d'adreſſe,
Son courroux là-deſſus doit être apprehendé.

SALOME.

Nullement, ſon eſprit veut être gourmandé.

PHERORE.

Le voici qui revient troublé de ſa manie,
Mille triſtes penſers lui tiennent compagnie,
Il a le tein tout pâle, & les yeux égarés,
Obſervez ſa démarche & le conſiderez.

SALOME.

Seigneur, vos ſentimens ſont bien mélancoliques;

HERODE.

C'eſt que j'ai trop de ſoin des affaires publiques;
Mais je veux aujourd'hui prendre un peu de repos.

SALOME.

Ce ſeroit fort bien fait.

PHERORE.

Il ſeroit à propos.

HERODE.

A parler librement qui me tient en peine,
C'eſt que depuis hier je n'ai point vu la Reine,
Commandez de ma part qu'on la faſſe venir.

SALOME.

Son jugement s'égare il perd le souvenir.

HERODE.

Envoyez-là quérir faites-moi cette grace.

PHERORE.

Hé ! Sire, le moyen que l'on vous satisfasse,

HERODE.

Qu'on aille l'avertir, que je lui veux parler :
Est-il si mal-aisé n'y veut-on pas aller.

PHERORE.

Vous peut-elle parler & vous peut-elle entendre ?
C'est un corps sans chaleur qui se réduit en cendre.

HERODE.

Quoi, Mariane est morte ? ô destins ennemis ?
Le parque l'a ravie & vous l'avez permis,
Vous avez donc souffert cette triste aventure
Sans imposer le deuil à toute la Nature,
Quoi, son corps sans chaleur est donc enseveli,
Et l'Univers n'est point encore démoli ?
Vous avez donc rompu l'agréable harmonie,
Que vous aviez commise à son divin génie ?
Vous avez donc fermé sa bouche & ses beaux yeux,
Et n'avez point détruit la structure des Cieux,
Cruels dans cette perte, à nulle autre seconde,
Vous deviez faire entrer celle de tout le monde.
Enlever l'Univers hors de ses fondemens,
Et confondre les Cieux avec les Élémens,
Rompre le frein des Mers, éteindre la lumiere,
Et remettre ce tout en sa masse premiere.

Mariane est en cendre, & l'ombre du tombeau,
Reçois donc le débris d'un chef-d'œuvre si beau,
Laisse agir ta douleur, mets tes mains en usage,
Arrache tes cheveux, déchire ton visage,
Oblige tous les tiens à te faire périr,
Ou bien meurt de regret de ne pouvoir mourir ;
Ne te console point Monarque misérable.

PHERORE.

Oubliez cette perte, elle eſt irréparable,
Et ſi vous employant à la conſidérer,
Vous ne la voudriez pas vous-mêmes réparer.

SALOME.

Vous direz quelque jour que ce trait exemplaire
Etoit pour votre état un mal fort néceſſaire.

HERODE.

Miniſtres de mes maux, à me nuire obſtinez,
Vous m'oſez conſoler vous qui m'aſſaſſinez,
Vous m'avez fait donner par vos mauvais offices
Cette atteinte mortelle à tous mes délices,
Vous m'avez inſpiré ce funeſte deſſein,
Vous m'avez fait entrer des bourreaux dans le ſein.
Allez coulpe infernale, ſortez race maudite,
Où je vous traiterai ſelon votre mérite.

S'adreſſant à Narbal & à ſon Capitaine des Gardes.

Et vous mes chers amis & fidels ſerviteurs,
Qui n'êtes point comme eux ni traîtres ni flatteurs,
Qui ſéparant de moi l'éclat de ma couronne,
Attachez votre zele à ma ſeule perſonne,
Vous qui m'avez toujours aimez ſincérement,
Joignez à ma douleur votre reſſentiment,
Mêlons nos pleurs enſemble & regrettons ſans ceſſe
La mort de cette belle & divine Princeſſe.
Mais elle n'eſt point morte elle vit dans les Cieux,
Et ſes rares vertus l'ont miſe au rangs des Dieux,
Il faut que l'on conſtruiſe un Temple à cette belle
Qui ſoit de ſon mérite une marque éternelle,
Un Temple qui paroiſſe un ouvrage immortel;
Et que ſa belle image y ſoit ſur un Autel.
Oui, je veux que ſa fête en ſes lieux s'établiſſe,
Et qu'on la ſolemniſe, ou bien que l'on périſſe.

NARBAL. *s'adreſſant à Tharé.*

La douceur de ce Prince eſt ſans comparaiſon,
Le trouble de ſon ame offuſque ſa raiſon.

THARÉ.

On voit à ses propos qu'il perd la connoissance.

HERODE.

Je ne saurois souffrir plus long-tems son absence,
Ce long éloignement me met au desespoir,
Dites-lui de ma part qu'elle me vienne voir,
Par sa seule présence elle causa ma joie,
Je lui pardonne tout pourvu que je la voie,
On mettra son Eunuque en pleine liberté,
Quand j'aurai là-dessus appris sa volonté.

NARBAL.

L'excez de cet ennui brouille sa fantaisie.

THARÉ.

En effet on diroit qu'il est en frénésie.

HERODE.

Alors que je commande on ne m'obéit pas?
Quoi pour me faire entendre ai-je parlé trop bas.

NARBAL.

Sire, que vous plaît-il.

HERODE.

Qu'on aille en diligence.
Faire venir la Reine. Ah j'ai trop d'indulgence.

NARBAL.

Vous demandez la Reine? Hé, Sire?

HERODE.

Pourquoi non?

NARBAL.

Il ne reste plus rien d'elle que son beau nom.

HERODE.

Son nom seul est resté! seroit-elle espirée.

NARBAL.

Je vous en ai porté la nouvelle assurée.

HERODE,

Ah! Narbal, je commence à m'en rassouvenir,
Cet objet m'affligeant revient pour me punir,
Et ma triste mémoire en m'offrant son image,
Devient à mon endroit fidele à mon dommage,

Elle est trop diligente à me représenter,
Ce qui ne me paroît que pour me tourmenter,
Erreurs qui me causez des remords si sensibles,
Procédez violens vous m'êtes trop visibles,
Et faites trop bien voir à mes sens confondus,
Dans les biens que j'ai faits les maux que j'ai perdus.
Mais j'apperçois la Reine elle est dans cette nue,
On voit un tour de sang dessus sa gorge nue,
Elle s'éleve au Ciel pleine de Majesté,
Sa grace est augmentée ainsi que sa beauté,
Des esprits bienheureux la troupe l'environne,
L'un lui tend un palme & l'autre une couronne:
Elle tourne sur moi ses regards innocens,
Pour observer l'excès des peines que je sens.

XX

O belle Mariane écoute ma parole,
Toi dont l'aspect divin me trouble & me console,
Sujet de mes pensées, objet de mes desirs,
Ministre de ma joie & de mes déplaisirs,
Malgré tant d'ennemis qui te firent la guerre,
Doux & puissant esprit tu vainquis sur la terre,
Et dans un char de feu te perdant à nos yeux,
Tu vas aujourd'hui triompher dans les Cieux
Goûte en paix le doux fruit que parmi tant d'alarmes,
Je te fis arroser & de sang & de larmes,
Mais oubliant tes maux de qui je fus l'auteur,
O bel Ange pardonne à ton persécuteur,
Je devois t'estimer par-dessus toutes choses,
Tu ne devois jamais marcher que sur des roses,
Et tes rares vertus & tes grandes beautés,
Devoient toujours régner dessus mes volontés,
Et troublé toutefois d'un aveugle furie,
Je t'ai vraiment traitée avec barbarie,
Mais à tout l'Univers, je m'en viens accuser,
Et l'ennui que j'en ai te doit bien appaiser,

Si mon forfait est grand, si mon crime est horrible,
J'en conçois un regret bien vif & bien sensible.
Merveille de beauté, rare exemple d'honneur,
Qui t'envolant là-haut y porte mon bonheur;
Chaste hôtesse du Ciel, cher sujet de mes plaintes,
Ne t'imagine pas que mes douleurs soient feintes,
Pour t'aller témoigner quel est mon répentir,
Mon ame avec mes pleurs s'efforce de sortir,
Vois l'excès de l'amour dont elle est désolée,
Et comment pour te suivre elle prend sa volée,

THARÉ.

La force lui défaut, & le teint lui pâlit,
Il est évanoui, portons-le sur un lit.
Possible que des sens il répendra l'usage,
Quand on aura jetté de l'eau sur son visage.

NARBAL.

O Prince pitoyable en tes douleurs,
Toi-même est l'artisan de te propres malheurs,
Ton amour, tes soupçons, ta crainte & ta colere,
Ont offusqué ta gloire & causé ta misere,
Tu sais donner des Lois à tant de Nations,
Et ne sais pas régner dessus tes passions:
Mais les meilleurs esprits sont des fautes extrêmes,
Et les Rois bien souvent sont esclaves d'eux-mêmes.

FIN

PERMISSION DU ROI.

PAr grace de Sa Majesté accordée le 17 Octobre 1738, signé Sainson, & scellée, il est permis à la veuve de J. OUDOT, Libr. à Troyes, de faire imprimer en telle forme, marge, caractere & autant de fois que bon lui semblera, & de vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives les petits Livres intitulés : *Les complimens de la langue Françoise, les Contes des Fées, Rencontres de Gratelard, L'Accusation correcte du vrai Pénitent, La Préparation à la Mort, La Tragédie de Mariane, &c.* avec défense à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, &c.

Régistré sur le Régistre VII. *de la Chambre Royale des Libraires Imprimeurs de Paris N°.* 124 fol. 3. *conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui 23 Février* 1723. *A Paris, le* 21 *Octobre* 1738.

LANGLOIS, *Syndic.*

ULARD N° 31